This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
9224
R26

RAMALHO ORTIGÃO

LOUIS DE CAMÕES

LA RENAISSANCE ET LES LUSIADES

Préface d'une nouvelle édition des *Lusiades*, faite par le *Cabinet portugais de lecture*, de Rio de Janeiro, pour rappeler le troisième centenaire du poëte de la nationalité portugaise.

TRADUIT DU PORTUGAIS

PAR

F. F. STEENACKERS

LISBONNE
MATTOS MOREIRA & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
Place Don Pedro, 67
1880

11 - L. DA TRINDADE - 13
TELEF. 369951
LISBOA

LOUIS DE CAMÕES

LA RENAISSANCE ET LES LUSIADES

LOAN STACK

PQ 9224
K 26

LA RENAISSANCE ET LES LUSIADES

Les trois facteurs fondamentaux de la civilisation moderne: — la boussole, l'imprimerie et la poudre à canon,—sont sortis des profondes ténèbres qui enveloppèrent le moyen âge.

L'emploi de la poudre et des armes à feu détrône la chevalerie, parcequ'elle supprime au moyen d'une balle la distance qui séparait la force de la faiblesse, le paladin bardé de fer du manant, lépreux, demi-nu, mourant de faim.

RAMALHO ORTIGAO

LOUIS DE CAMÕES

LA RENAISSANCE ET LES LUSIADES

Préface d'une nouvelle édition des *Lusiades*, faite par le *Cabinet portugais de lecture*, de Rio de Janeiro, pour rappeler le troisième centenaire du poëte de la nationalité portugaise.

TRADUIT DU PORTUGAIS

PAR

F. F. STEENACKERS

LISBONNE
MATTOS MOREIRA & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
Place Don Pedro, 67
1880

souffrance, et même l'espoir du retour. Il venait de là où l'on souffre les faims enragées, antropophagiques, les plus horribles que l'humanité ait eu à supporter depuis l'empire romain. Il avait assisté à ces guerres où il était d'usage de brûler les villes conquises et d'arracher les yeux aux ennemis faits prisonniers. Il avait vu ces pestes périodiques et dévastatrices, qui de cinq en cinq ans succédaient aux disettes, et jongeaient de cadavres — lugubre et terrible hosanna, — les routes qui, des cités, des villes et des villages ravagés, conduisaient jusqu'aux sanctuaires où l'on conservait les reliques des saints fameux. Il était contemporain d'un clergé composé de ces évêques, dont le pape Grégoire VII lui-même disait, que dans tout le royaume de France on pourrait à peine en trouver un qui n'eût mérité d'être destitué par le scandale de sa nomination ou par les scandales de sa vie privée. Il sortait d'une famille pour laquelle la beauté était un pé-

ché et la grâce un blasphême; la maternité n'était qu'une forme d'expiation: la mère de Dieu figurait sur les autels, non comme mère, mais comme vierge; et le fils représentait l'essence humaine condamnée pour sa faute originelle. Le peuple se ressentait encore de la terreur du millénium, cataclysme annoncé, prévu, dans lequel l'Europe devait disparaître et auquel elle se préparait, en signe de repentir, par de longues processions, la face couverte du capuchon noir des pénitents, dans le délire de visions sépulcrales. Il sortait des litanies, des jeûnes, des flagellations de la chair dans la familiarité mystique d'un Dieu affaibli, cloué sur une croix, suant ses larmes et son sang jusqu'à la dernière goutte, d'un Dieu agonisant, moribond, d'un Dieu de mort, bien différent, comme dit Michelet, de l'Ormuz des Perses, du Jehovah des Hébreux, du Jupiter des Grecs, dieux à barbes dures et épaisses, amants fougueux de la nature ou promoteurs énergiques des acti-

vités de l'homme. Il se ressentait aussi de la science travaillée, arrangée et meurtrie par le juif et l'arabe, science officiellement maintenue dans l'Université de Paris, de laquelle sortirent au XIII^e^ siècle plusieurs évêques, plusieurs cardinaux et sept papes, et où la corruption morale prenait son foyer dans l'alliance de la théologie avec la prostitution — *in una et eadem domo scholæ erant superius, prostibula inferius... meretrices publicæ ubique cleros transeuntes quasi per violentiam pertrahebant.* Le peuple venait des agissements et des déformations de la scolastique, ce cirque de la gymnastique verbeuse. Il se ressentait aussi du contact des magiciens et des sorcières. Il venait enfin du désistement des droits communaux et de la sujétion volontaire à des rois qui, comme Philippe I^er^ en France, volaient sur les grandes routes; qui faisaient de la fausse monnaie comme Philippe-le-Bel, Charles IV et beaucoup d'autres; qui étaient parricides comme dans les familles d'Anjou et de Nor-

mandie, les fils de Guillaume le Conquérant et de Henri VI; qui violaient les enfants, comme Henri II d'Angleterre; qui assassinaient, massacraient les prisonniers et dépouillaient les naufragés comme Charles, comte de Provence, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, ou d'autres enfin qui étaient des ivrognes ou des fous, comme Wenceslas, fils de Charles IV, comme Richard II, comme Pierre de Castille.

Au commencement du XVI^e^ siècle, les rois — à l'exception de Charles-Quint, taciturne et goutteux, — étaient gais, jeunes, prodigues, et disposés à mener joyeuse vie dans une suite perpétuelle de fêtes et de plaisirs bruyants. Henri VIII, qui déjà à vingt cinq ans avait une tendance à l'obésité, se laissait conduire par le cardinal Wolfey et les facéties dont ce dernier l'amusait; il avait un goût prédominant pour les grandes chasses et les bouffonneries assaisonnées de piment; un jour accompagné de treize gentilshommes vêtus en bergers et couverts d'étoffes de

satin rouge et or, il arrive sans prévenir chez le cardinal pour dîner, et celui-ci fait servir au roi et à ses compagnons de folie un banquet où défilèrent deux cents plats de mets différents et recherchés. Une seule fête à Kenilworth dura dix-neuf jours sans interruption. Plus tard, les représentations théâtrales, les tableaux mythologiques, les tournois, les processions, les mascarades donnés en l'honneur d'Elisabeth et de Jacques Ier, sont en si grand nombre qu'on ne peut les compter. La grave et circonspecte Angleterre s'appelle à cette époque — la joyeuse Angleterre, — *merry England.*

En France, François Ier, qui étale une si pompeuse magnificence dans son entrevue avec Henri VIII au *Camp du drap d'or*, à Calais, remonte et redescend les rives de la Loire dans ses excursions cynégétiques, battant les forêts, galopant à travers les halliers, et mettant la nappe sur des pelouses pour faire des repas qui ressemblent à de formidables kermesses où la ripaille de

l'abondance flamande fraternise et se marie à la verve de la jovialité gauloise.

En Portugal, D. Manuel, ayant contracté, grâce aux richesses de l'Inde, les goûts bourgeois d'un marchand vaniteux, s'habille chaque jour d'un vêtement nouveau, ne mange qu'au bruit des trompettes et des clairons, et envoie à Rome la fameuse ambassade avec l'éléphant de Ceylan couvert de ses riches housses et portant le coffre où se trouve le Pontifical offert au pape, avec le cheval persan, monté par le chasseur d'Ormuz, ayant en croupe une panthère apprivoisée; et une suite de léopards et de gentilshommes vêtus de velours et dentelles, aux pourpoints brodés de rubis et de perles, conduisant en bride trois cents chevaux; — c'est-à-dire une vague d'or, de plumes, de diamants, de perles, traversant la ville éternelle dans une pompe magique, dont la scénographie moderne et son trompe-l'œil peuvent à peine nous donner aujourd'hui une faible idée.

A Rome, le pape lui-même menait la vie

charnelle et joyeuse des sensualistes spirituels. Léon X, issu de la famille des Médicis, était un farceur folâtre et libertin. Il fit assassiner un beau jour le cardinal Petrucci; son goût pour les histoires obscènes et les comédies licencieuses était un peu plus marqué qu'il ne l'eut fallu; mais il aimait les arts et les lettres. On le voit faire amitié avec Castiglione, l'Aretin et Rabelais. Il fait prendre dans la caisse gonflée du prix des indulgences qu'il brocantait comme il brocantait les chapeaux de cardinaux, une somme de 147 ducats d'or pour acheter le manuscrit du XXXIII^e^ livre de Tite-Live; et, quand on retrouva dans les Thermes de Titus le groupe du Laocoon, les cloches de toutes les églises de Rome furent mises en branle.

Dans cette heure de renouveau général, un rayon de soleil vient sécher les larmes versées par l'humanité pendant trois siécles de superstition, de terreur et de misére. Un sourire de bonheur plane pour un moment dans l'air.

Avec les nouvelles formes sociales, les conditions de la vie et les aspects extérieurs de l'existence se transforment rapidement.

Avec les voyages, les découvertes, les conquêtes, le commerce s'établit et l'industrie se développe. Les arts de l'ornementation, les arts décoratifs, les arts de luxe prennent un rapide développement.

Les objets mobiliers et les intérieurs privés subissent les modifications données aux formes gothiques et défensives de la demeure féodale. Aux murailles et aux ponts-levis des siècles antérieurs, succèdent les portiques et les vestibules vénitiens. L'architecture voit naître les ornements de détail d'une variété capricieuse et de bon goût; et, dans les habitations, on trouve presque partout les grands lits à colonnes et à baldaquins, les buffets, les dressoirs, les belles armoires sculptées ou marquetées, qui viennent détrôner les petits lits durs, les sièges à forme ogivale et les grands coffres du moyen âge,

bardés de fer, bons pour garder les pesants morions et les armures plaquées.

Le grand et large glaive à deux mains des hommes de guerre est remplacé par l'épée fine et légère des courtisans. Les hommes se dépouillent des lourdes armures des barons féodaux pour se vêtir, selon le caprice des modes italiennes, espagnoles et françaises, de velours et de satin ; ils portent de la dentelle, leurs souliers sont brodés d'or et une longue plume flotte à leur chapeau mou festonné de perles.

On ne voit plus dès lors le troubadour aller de château en château pour chanter les légendes des amours malheureuses et l'histoire des lointaines pérégrinations. A la cour des nouveaux rois ce sont les courtisans, les chevaliers, les nobles, qui, déjà habiles à manier un cheval, à manœuvrer la lance et les cannes ou à courir un taureau, se font encore honneur de savoir également bien échanger un coup d'épée avec un homme et une glose avec une dame.

Les rues s'aplanissent et s'élargissent pour livrer passage aux premières voitures. Les maisons se garantissent des intempéries de l'extérieur en garnissant leurs fenêtres de châssis vitrés. Les traversins de lits, grossièrement taillés dans une souche de bois, font place aux oreillers; l'étain, ainsi que l'argent, commencent à être mis en usage dans la fabrication des ustensiles domestiques. Le développement du travail manufacturier des laines modifie le vêtement d'une façon confortable et enrichit l'alimentation par la multiplicité des troupeaux.

Les femmes qui, du temps des amours de Pétrarque, avaient à peine une ou deux chemises, comme Laure, et qui aux noces du comte de Flandre avec la fille du duc de Brabant portaient encore deux poignards à la ceinture et sur la tête d'énormes mitres terminées en pointe ou simulant des cornes, cultivent maintenant avec recherche tous les raffinements de l'art de se vêtir; les dentelles précieuses s'étagent avec les gorgerins

de brocart sur toute la hauteur des coiffures; les corsages sont constellés de pierres précieuses. Dans le vestiaire de la reine Elisabeth il y avait trois mille robes.

L'humanité semble tout à coup reprendre possession de ses esprits atrophiés par le mysticisme énervant et le dogmatisme absolu de l'Église, et, se plongeant dans le plaisir de vivre avec la volupté du vainqueur, avec la sensualité que donne le triomphe, elle jouit avec avidité, avec largesse.

La création du livre imprimé, et par lui la vulgarisation des œuvres classiques, permet à l'homme d'étudier l'antiquité grecque et romaine; il se retrempe dans l'esprit panthéiste et, jetant de nouveau ses regards sur cette grande nature dont il semblait séparé depuis des siècles, il recommence à comprendre la vie, à l'interroger, non plus dans le dogme imposé par la révélation, mais dans le phénomène directement observé; il se met à aimer la beauté, à estimer la force et à sentir en lui-même, au plus profond de son

être, la palpitation de ces nouvelles énergies qui vont reconstituer le monde moral et qui s'appellent l'amour, la passion, l'enthousiasme, le désintéressement, le goût délicat de l'art et la curiosité stimulante de la science.

L'évolution rétrospective vers l'antiquité savante, inonde les esprits de clartés inattendues. La vieille religion polythéiste donne l'exemple d'une tolérance ingénue, aussi douce que magnanime: le Panthéon romain accueille tous les dieux y compris ceux des vaincus; Athènes adore toutes les divinités, même celles qui lui sont inconnues, afin de n'en oublier aucune; et, si les empereurs persécutent les chrétiens, c'est parce qu'ils veulent attenter, non aux croyances du peuple, mais bien à la sûreté de l'État. La vieille poésie ressuscitée cesse de chanter les flagellations et les pénitences des saints ascétiques, amaigris et ulcerés, se préparant à la mort par une vie passée dans les larmes, l'affliction, la prière et les immondices. L'art, rendu à la vie, célèbre

l'homme fort, sain, vigoureux et bon, la chair ferme et la terre généreuse et amie, où les abeilles dorées de Lucrèce bourdonnent au soleil et butinent sur les treilles mûries de Virgile. Les héros des légendes antiques sont en même temps braves et ingénus, violents et doux.

Dans l'*Iliade*, c'est Achille furieux, revêtant ses armes et quittant la tente où il s'était obstinément enfermé pour remplir le plus humain et le plus touchant des devoirs, — celui de venger la mort de Patrocle, son ami, en jetant aux chiens le cadavre d'Hector.

Dans l'*Enéide*, c'est le héros pieux quittant Troie, l'épée au poing, suivi de sa femme Créuse, portant sur ses épaules son vieux père Anchise et traînant par la main son fils Ascagne.

Dans l'œuvre d'Eschyle, c'est Prométhée se sacrifiant pour l'humanité, lui donnant le feu, lui enseignant les arts ; puis enchaîné sur un rocher au sommet d'une montagne,

et lentement devoré par les vautours, subissant le châtiment imposé par Jupiter; mais, restant inflexible, et affrontant la divinité elle-même face à face, — parce qu'il a la conscience d'avoir accompli son devoir envers les hommes.

Dans Sophocle, c'est Thésée établissant le principe de la fraternité et de la solidarité humaine lorsqu'il accueille l'infortuné Œdipe avec cette phrase: — « Jamais je ne refuserai de secourir un étranger dans le malheur: je sais que comme toi je suis un homme. »

Le poëte Aristophane, monte lui-même sur le théâtre pour déplorer devant le peuple d'Athènes la mort de Phidias accusé d'impiété; il dit qu'avec lui est morte la paix, cette paix si belle par son alliance avec l'art, dont le grand sculpteur était le maître.

Et les auteurs de ces œuvres immortelles, éternel foyer du génie de l'homme, n'étaient pas des moines solitaires et patients, ayant fui la societé de leurs semblables pour

s'enterrer vivants au fond de froides cellules entre les manuscrits des révélations divines et des métaphysiques aristotéliques; c'étaient des citoyens qui, dans les assemblées du peuple au forum, discutaient les intérêts de la République; qui payaient de leur personne dans les batailles comme Eschyle, ou dans les jeux du cirque comme Euripedès: qui, aux triomphes de la patrie, dansaient le corps nu et parfumé autour des trophées de la victoire, comme Sophocle après la bataille de Salamine.

En même temps que la poésie réveillait ces nobles et superbes aspirations, la sculpture païenne, sortie de l'enfouissement auquel l'Eglise l'avait condamnée, révélait la grâce et l'expression de la ligne dans les marbres du Parthénon et du Forum, dans la perfection des formes des dieux, des nymphes, des gladiateurs et des athlètes.

La rénovation intellectuelle puisait dans la science une égale impulsion avec le traité de médecine d'Hippocrate, la géographie de

Strabon et de Ptolémée, la botanique de Dioscoride, la philosophie de Platon.

Un grand nombre d'éditeurs à Parme, à Venise, à Florence, à Leipsig, à Kœnisberg, en Italie, en Allemagne, en Suisse, impriment, multiplient les exemplaires des ouvrages d'étude et facilitent la circulation littéraire en abandonnant l'in-folio pour adopter le format in 8°, introduit par Alde en l'année 1500.

Le latin classique des orateurs, des poëtes, des historiens, des naturalistes, fait fuir et disperse le latin barbare des moines.

Les langues savantes, non seulement le latin, mais encore le grec et même l'hébreu, sont lues e parlées dans toutes les écoles et dans toutes les cours où l'on s'honore de cultiver l'intelligence, par les hommes et par les femmes, pour qui l'éducation classique est devenue comme un signe caractéristique de noblesse.

En Angleterre, la duchesse de Norfolk, la comtesse de Arnudel, Jeanne Grey, sou-

tiennent une conversation en latin, analysent Ciceron et discutent Platon.

En France, François Ier, humilié de son ignorance, charge un maître de lui apprendre rapidement, dans l'espace d'un mois, le latin et le grec; il fonde le collège de France, où ces deux langues, ainsi que l'hébreu, sont enseignées gratuitement; inspiré par la passion de Pétrarque, il donne l'ordre de restaurer le mausolée de Laure à Avignon, et raconte lui-même en vers, assez mauvais il est vrai, l'histoire de ses amours et de sa captivité.

En Italie, toutes les cours, Ferrare, Milan, Mantoue, Bologne, se disputent la gloire de protéger les lettres. Les Médicis, qui étaient marchands, lettrés et artistes, favorisent également la navigation et les travaux philosophiques: dans les monuments qu'ils font ériger, l'art occupe la place importante. A Florence et à Pise, la bibliothèque Mediceo-Laurentine est due à l'initiative de Cosme et de Laurent *le Magnifique*. L'aca-

démie de la Crusca prend naissance et on restaure l'Université de Pavie. La langue grecque est enseignée à Florence et dans d'autres villes, où la présence de plusieurs savants byzantins facilite à l'Europe l'étude de l'hellénisme.

En Espagne, il est vrai que Ferdinand de Castille sait à peine signer son nom ; mais la reine Isabelle lit correctement les auteurs latins.

Marguerite d'Autriche et Marguerite d'York les premières institutrices de Charles-Quint, ont reçu, comme lui, la plus brillante éducation littéraire.

Les administrateurs de la Suède, dans les premières années du xv^e^ siècle, fondent l'Université d'Upsala, pendant qu'à la même époque le roi de Danemark institue l'Université de Copenhague.

En Russie, Iwan III invite les artistes grecs et italiens à se fixer dans ses états, et les y retient même par la violence.

En Hongrie, Mathias Corvin, à la tête

de sa garde noire défait les janissaires de Mahomet II et trouve le temps de fonder une université, deux académies, une grande bibliothèque, un musée et un observatoire.

En Allemagne, de 1409 à 1538, treize universités voient le jour; la première fut celle de Leipzig et la dernière celle de Strasbourg. Beaucoup d'écoles d'une moindre importance et diverses congrégations scientifiques, telles que la Société Rhénane et la Société de Strasbourg, s'établissent pour fonder le culte humaniste. Les professeurs et les savants communiquent entre eux, voyagent, emploient tous les moyens nécessaires pour agrandir la sphère de cette action, et Erasme, ce sarcastique faucheur, s'étant mis à la tête du mouvement, ils dépouillent le clergé du monopole des lettres.

Le Renaissance, fondée et assise sur de telles bases, prend rapidement le caractère d'un événement littéraire, et d'un événement artistique aussi merveilleux qu'incomparable.

Comme pour préparer l'inauguration de cette ère nouvelle de l'intelligence, il était né successivement des hommes véritablement extraordinaires, et comme jamais plus l'histoire n'en a pu réunir ni grouper. C'est Colomb en 1436, Léonard de Vinci en 1452, Erasme en 1467, Copernic en 1473, Michel Ange en 1472, Luther en 1483, Rabelais en 1495.

La découverte du nouveau monde par Colomb, apporte non seulement des contingents scientifiques à l'astronomie, à la botanique, à la zoologie, à toutes les sciences naturelles, mais encore transforme les conditions économiques et domestiques de la société européenne par l'importation des métaux précieux et de nouveaux produits alimentaires, tels que le sucre, le tabac, la patate, le café.

Léonard de Vinci, mathématicien, physicien, ingénieur, sculpteur, peintre, lettré, poëte, critique, moraliste, musicien, est la plus puissante image de l'encyclopédisme,

qui fut l'âme de la Renaissance, comme il devait être plus tard la base de la philosophie moderne. Léonard de Vinci est l'initiateur principal des progrès de l'intelligence dans son siècle. A un degré plus ou moins grand, il fut le maître de Michel Ange, de Raphaël, du Corrège, de Galilée, de Kepler, de Copernic. Il peint la *Cène* et la *Joconde;* il réunit le canal de Marsetana à celui du Tessin; il sculpte la statue équestre de Sforza; il énonce les faits les plus importants de l'astronomie, de la géologie, de la mécanique, et prévoit le thermomètre, le baromètre la machine à vapeur.

L'œuvre d'Erasme disparait de bonne heure parce qu'elle manquait des deux éléments principaux et nécessaires pour faire vivre les livres dans l'estime des peuples, — en premier lieu, le culte national de la langue; puis, le sceau qu'imprime à une œuvre artistique la supériorité morale de son auteur. Erasme écrivait dans une langue neutre, le latin, et il avait le cœur dur, in-

accessible aux grands enthousiasmes désintéressés et aux grandes compassions inconditionelles et absolues. Petit et chétif autant de corps que d'âme, élevé dans un couvent, il conserva toute sa vie la timidité d'un séminariste et l'egoïsme d'un valétudinaire. Sa haine contre la démagogie est un reflet de son indifférence pour le sort des opprimés. La postérité l'a puni par le dédain. Mais, à son époque, l'œuvre d'Erasme, aussi volumineuse que celle de Voltaire, eut une influence bienfaisante et décisive sur la formation et l'éducation des esprits. Dans son livre intitulé *Les adages*, où il recueille et commente les proverbes latins, grecs et hébreux, Erasme jette les bases des littératures modernes dans la tradition et le bon sens populaire. Par ses ouvrages d'éducation, de critique, de controverse religieuse et de polémique littéraire, par la publication de ses grammaires, de ses dictionaires, traductions, traités, par l'*Eloge de la folie* et les *Colloques*, qui paraissent par livraison

et successivement comme une revue périodique, Erasme, travailleur infatigable, contribua plus que personne à semer les idées, à vulgariser les connaissances, à faire surgir des théories, en un mot à agrandir les domaines de l'intelligence et à fonder l'indépendance et la liberté de la pensée.

Dans le même temps, Luther personnifie le cataclysme destructeur du vieux monde pensant et la première alvéole du nouvel organisme social. En brûlant publiquement à Wittemberg la bulle papale qui le condamnait, en réfutant la tradition et le principe de l'autorité, les jeûnes, le purgatoire, les vœux monastiques, le célibat des prêtres qui était une amputation, et les indulgences qui étaient un contrat avec le crime puisqu'elles vendaient le pardon, Luther, dans un élan de rebellion sacrilége, détruit toutes les croyances qui faisaient battre le cœur du moyen âge. En renversant les tribunaux ecclésiastiques, il prépare la distinction qui doit exister entre le pouvoir civil et le pou-

voir religieux. En désobéissant et en se révoltant avec une irrévérence héroïque, il fonde la liberté de la pensée et ouvre le chemin à la science par la libre investigation et le libre examen. A son foyer domestique, entre sa femme et ses fils, dans son jardin qu'il cultive lui-même, à sa table riante et hospitalière où il soulève en chantant la grande coupe de l'amitié pleine de vin, ce type puissant du combat et de la victoire, si expressivement accusé dans les portraits qu'en ont fait Holbein et Cranach—avec sa bouche forte et souriante, ses yeux pénétrants, sa poitrine de taureau, ses biceps d'athlète—, donne pour la première fois au monde l'exemple de cette grande gaité raisonnée et convaincue qui n'appartient qu'à l'homme sain. Par la manière dont il traite les papes et les rois, tous les grands et tous les puissants, il donne aux humbles une force nouvelle—le sans-façon. Par son habileté à manier et faire jaillir la vérité, il crée une religion. Par la pénétration pro-

fonde avec laquelle il sait interroger les cœurs que souffrent, il rend à l'humanité un bien plus grand service que de lui donner une secte nouvelle: il lui donne un art nouveau. La musique moderne c'est lui qui l'a trouvée. Jusque là, les hommes savaient à peine prier en commun. Luther, le premier, nous enseigne le chant. Ses hymnes, inspirés aux sources les plus naïves du chansonnier populaire, ont cette vibration puissante, élégiaque et profonde qui les font ressembler à un cri suprême de l'humanité. Cette musique agit sur l'âme du peuple comme un baume de consolation infinie. En Hollande, lorsque le duc d'Albe leva le siége de Leyde, le peuple se réunit dans le temple pour chanter le choral de Luther; cette grande foule, épuisée par les résistances de l'assaut et les déchirements de la faim, oublia sa propre douleur devant l'imposante et sublime majesté du cantique qui en est l'expression, et l'émotion fut si profonde, qu'après les premières mesures les voix ne

purent continuer l'hymne; il y eut alors, une pause solennelle entrecoupée de sanglots, pendant laquelle, à la plus grande gloire de l'art, la douceur des larmes que fit verser cette poësie en pénétrant dans les cœurs, cicatrisa la plaie ouverte par l'amertume des larmes qu'avait fait répandre le malheur. Un des premiers maîtres de la musique moderne — Meyerbeer — a remis au jour, en les transportant dans ses œuvres, les hymnes de Luther. Nous tous qui avons entendu le grand choral des *Huguenots* et le splendide chœur du troisième acte du *Prophète*, nous savons ce que l'on doit de reconnaissance à Luther comme artiste, comme consolateur bienfaisant des meurtrissures de notre âme et comme instigateur fécond des énergies de notre cerveau.

La gaité, cette grande force de l'âme que Michelet considère comme la quatrième vertu divine, et qui manqua aux saints taciturnes du catholicisme, êtres incomplets et bâtards, également impropres à vivre dans la société

des hommes ou dans celle des anges, la gaité, dont Luther est l'expression personnifiée, prend chez Rabelais la forme épique. Sans la gaité l'humanité ne comprend ni la sympathie ni l'amour. Le peuple, pour tenir en estime les saints du christianisme, leur prête la jovialité qu'ils n'ont pas; c'est ainsi qu'il fait de saint Jean, le sombre ascète, un joyeux drôlatique, compagnon et ami des amoureux, les aidant à casser les cruches des jolies filles qui vont à la fontaine et à leur dérober des baisers.

De tous les aïeux de notre esprit Luther fut le premier satisfait qui chanta, et Rabelais le premier satisfait qui sut rire de tout le rire éparpillé à travers le moyen âge dans les *fabliaux* et les *noëls;* au formidable retentissement de l'éclat de rire de Pantagruel, les vieux châssis de tout l'édifice social tremblent dans leurs gonds. Rabelais rit, parce qu'il a foi dans la science qu'il a apprise, comme médecin, dans Hippocrate et Galien, comme humaniste, dans Socrate et Pla-

ton; parce qu'il montre visiblement à tous les yeux la charité dont son cœur est plein, par son amour pour les petits et son aversion pour les tyrans; parce qu'il met l'espérance dans le progrès, progrès que son œuvre elle-même accélère et dont il dit: *bon espoir y gît au fond.* Ce qui distingue Rabelais d'Aristophane, c'est, comme le remarque Littré, que le comique grec, ainsi que Tacite à Rome, prévoit l'invasion prochaine des barbares et la ruine d'un monde désormais condamné, et, ne voyant par suite dans l'avenir que l'anéantissement social, défend avec rage le passé contre les innovations de Socrate, qu'il juge téméraires. Rabelais, au contraire, sent palpiter en lui l'âme de la Renaissance; il pressent un monde nouveau, et s'il raille de tout, il excepte du moins la philosophie de sa verve moqueuse, parce qu'il entrevoit dans les triomphes de la science le rachat futur de l'homme. Rabelais, armé de son pouvoir destructeur, — car les rires rabelaisiens résonnent à

l'entour de toutes les vieilles superstitions comme les trompettes de Josué autour des murailles de Jericho — Rabelais est le précurseur de la Révolution française. Par son systématisme philosophique, par son plan d'études pour l'éducation de Pantagruel, éducation dans laquelle les connaissances biologiques apparaissent — il y a trois cents ans! — pour la première fois, comme la base de toute science politique, Rabelais est le précurseur du Positivisme dans la partie la plus indiscutable du système de Comte: la détermination de la méthode par la classification généalogique des sciences. La réforme religieuse de Luther ne produisit que la désunion et la discorde dans la famille humaine. La réforme philosophique de Rabelais, si elle eut été comprise, aurait éliminé le luthéranisme et le calvinisme; elle aurait supprimé les guerres religieuses en faisant régner la concorde humaine par la tolérance et la justice. Comme tous les semeurs de grandes idées, Rabelais n'a pu

voir fructifier son œuvre, mais la semence de la reconstitution philosophique du monde moderne était en terre du jour où l'épopée pantagruélique fût conçue.

A ces puissants éléments d'une renaissance morale et d'une renaissance artistique, viennent se joindre trois puissances nouvelles, dues à l'influence du génie de Michel Ange, du Corrège et de Raphaël. Raphaël enseigne à donner à la beauté toute son expression; Corrège lui prête la grâce; Michel Ange lui imprime la force.

Le mouvement artistique prend les proportions les plus grandioses. On élève la basilique de Saint Pierre. On commence le Louvre et les Tuileries. En France on construit les palais de Saint Germain, de Fontainebleau et de Chambord. A Florence, c'est le palais Pitti; et à Gênes, Venise et Vérone on voit s'ouvrir les somptueux vestibules et se dresser les élegants portiques construits d'après le nouveau style architectural. Ghiberti cisèle à Florence les portes de bronze

du Baptistaire de Saint Jean, une des œuvres admirables de la sculpture moderne. Donatello sculpte la statue de Saint Marc. Luca della Robbia invente les émaux pour la terre cuite. Finiguerra trouve la gravure sur cuivre. Titien, le prince des coloristes, élève l'art de peindre le portrait à une hauteur qui n'a jamais été dépassée. Albert Durer et Raimondi vulgarisent la gravure. Benvenuto Cellini modèle l'orfévrerie artistique. Venise voit nâitre le Tintoret et Paul Véronese; Florence, Andréa del Sarto; Rome, Jules Romain; la Hollande, Rubens; l'Allemagne, Holbein. La musique a pour adeptes Louis Seufl, ami et disciple de Luther, et Palestrina, le créateur du *canto fermo;* à Anvers on fabrique le premier clavecin à quatre octaves avec deux cordes pour chaque note, pendant que l'antique viole des ménestrels, se transforme, se métamorphose et devient le violon, principal instrument des orchestres modernes.

Dans la science, Tartaglia et Ferrari découvrent de nouvelles formules pour résou-

dre les équations du troisième et du quatrième degré. Viète applique pour la première fois l'algèbre à la géométrie. Copernic et Kepler établissent les véritables lois du système du monde, et conjointement avec Sturn et Campanella détruisent par le raisonnement l'autorité d'Aristote. Vesale et Servet créent l'anatomie humaine et en font la base de la médecine et de la chirurgie. Machiavel entreprend l'histoire critique de la politique. Montaigne méthodise le doute, en fait un des instruments les plus vigoureux de la vérité, et donne le premier exemple d'indifférence religieuse, gage de la pacification des consciences par la philosophie.

Le droit romain, remis au jour par les juristes français, anglais et italiens, régularise la législation européenne et oppose la liberté civile de la Rome antique à la tyrannie religieuse de la Rome pontificale.

La philosophie de Platon, remplaçant grâce aux études de Mirandole, de Para-

celse, de Fludd, et de Zorzi, la philosophie des péripatéticiens, produit un résultat bien autrement grand que celui de marier la tradition chrétienne à l'esprit de l'antiquité. Le néo-platonisme prête des forces à la poésie en lui permettant de se transformer par l'analyse psychologique; ce qui donne au poëte la faculté d'observer et de rendre les agitations de son cœur, et fait naître l'art lyrique par ce pouvoir de subjectilité idiopathique qui a produit l'œuvre de Pétrarque, et inspiré à Goethe cet aphorisme bien connu: *Si tu souffres de ta douleur, fais en un poëme.*

L'évolution de la Renaissance en Europe est principalement caractérisée par la prédominance du commerce et de l'industrie sur tous les faits sociaux et la prédominance de l'art sur tous les phénomènes de l'intelligence.

Le XVI^e^ siècle, malgré ses guerres fréquentes et les flots de sang répandus dans ses luttes religieuses, fut spécialement un siècle commercial et un siècle artistique.

Toutes les conditions qui peuvent favoriser et déterminer l'efflorescence des œuvres d'art, concoururent harmoniquement pour arriver à ce but.

Et, avant tout, en première ligne, la liberté et la dignité civiles affirmées par la démocratie dans les républiques italiennes.

De même que l'art grec naquit dans Athènes démocratique et républicaine, de même l'art moderne eut pour berceau la république de Venise et la république florentine. C'est de Florence libre que sortent Léonard de Vinci, Michel Ange, Raphaël et Andrea del Sarto. C'est à Venise libre que surgit l'école du Tintoret, du Titien et de Paul Véronèse. C'est à Pise que la sculpture reconstitue sa grandeur en trouvant dans Nicolas dell'Urna, le continuateur de la tradition antique. Et enfin, c'est encore de la république florentine que l'art, dans la plus élevée, dans la plus profonde et la plus humaine de ses formes — la poésie — rayonne sur le monde par l'œuvre du Dante et de Petrarque.

Le pape Leon X, florentin lui-même, et le roi François I^er^, qui tous deux eurent la singulière fortune d'unir leurs noms à la renommée des artistiques splendeurs de leur époque, ne firent rien de plus pour les arts que de les attirer à eux ou de les adopter. Ce fut peut-être par plaisir, par caprice, ou bien encore par une tendance de tempérament tout-à-fait personnelle et assez semblable à celle qui poussa Adrien VI à haïr les peintres et Paul III, le fondateur de la Compagnie de Jésus, à faire couvrir d'un badigeon par Daniel de Volterre la nudité, impudique sans doute pour des regards ecclésiastiques, de certaines figures académiques de Michel Ange dans son tableau du *Jugement dernier.*

Les monarques peuvent comme Charles-Quint, se donner la gloire de plier le genou devant un grand artiste; mais il faut préalablement que le génie populaire ait enfanté pour cela un Titien qui laissera tomber un jour son pinceau au pied d'un trône. L'art

— comme dit Platon, qui par sa philosophie fut le maître de la Renaissance — est comme l'oiseau des bois qui meurt en cage et ne vit qu'en liberté.

Les principales écoles de l'art moderne — l'école florentine et l'école vénitienne, et plus tard aussi l'école hollandaise — naissent avec l'indépendance républicaine et meurent avec elle.

La religion n'est pas, pour sa part, plus propre que la royauté à faire jaillir les sources de l'inspiration artistique. L'Église s'empara de l'art, comme elle s'empara de tout travail produit par l'intelligence humaine, et lui imprima le caractère sacerdotal ou le caractère monacal qui, pendant quelques années, le paralysa au lieu de lui donner de l'impulsion. Les monuments qui paraissent correspondre le plus directement à l'inspiration religieuse — les cathédrales — sont bien plutôt l'expression du sentiment de la bourgeoisie, qu'un fait ecclésiastique. Viollet-le-Duc a prouvé d'une manière irréfutable

que dès le XIII^e^ siècle la cathédrale fut un édifice affecté beaucoup plus à un service civil qu'à un but religieux. La cathédrale prend les proportions du véritable monument architectonique alors seulement qu'on institue les communes, et que le bourgeois intervient dans les travaux d'édification du temple destiné à devenir la maison des offices divins, mais aussi, et en même temps, l'asile des libertés municipales. Le caractère artistiquement grandiose de la cathédrale disparait peu à peu avec la dissolution de l'alliance religieuse et civile, et meurt quand les intérêts de la bourgeoisie, se séparant des intérêts du clergé, font surgir à côté de la maison de Dieu, la maison du municipe, en face de l'église, *l'Hôtel de Ville.* Les deux grands temples portugais, Batalha et les Hieronymites, ne sont pas le produit de l'inspiration ecclésiastique. Sous leur apparence religieuse, ce sont de véritables monuments nationaux, destinés a rappeler l'alliance de la foi et de l'héroïsme dans deux grands exploits civils

— la victoire d'Aljubarrota et le voyage de l'Inde.

La compréhension et la conscience de la dignité civile, ne sont pas les seuls éléments fécondants du génie artistique appartenant au XVI^e^ siècle; il possède en outre, la rénovation intellectuelle dérivée de la décadence du régime catholique: l'activité cérébrale stimulée par la discussion des problèmes les plus importants; le noble orgueil de la puissance humaine victorieusement affirmée dans les grandes découvertes et dans les grandes inventions; il jouit enfin, par l'accroissement des richesses que lui donnent les importations du nouveau monde, d'un flux d'abondance qui tempère pour quelque temps la rigueur du travail et prédispose l'esprit aux spéculations désintéressées de l'intelligence. Engendré par la liberté et l'indépendance de la pensée, l'art au XVI^e^ siècle se développe par la richesse que donnent et répandent le commerce et l'industrie.

Tel est, marqué dans une ébauche rapide,

le fond du tableau sur lequel nous apparait la figure dominante de Louis de Camões, figure qui se détache de la Renaissance comme la personnification péninsulaire de la synthèse religieuse, politique, philosophique et artistique. Il faut connaitre le siècle, pour comprendre l'homme dont l'œuvre n'est pas uniquement le poëme de la nationalité portugaise, mais encore la cristallisation artistique du grand esprit universel de son temps.

Les littératures sont les régistres condensés de la pensée publique. Les grands livres ne viennent au jour que lorsque les grandes idées agitent le monde, lorsque les peuples accomplissent de grands événements, quand les poëtes reçoivent de la société les grandes émotions inspiratrices. *Les Lusiades* sont le produit de toutes les influences intellectuelles du XVI^e^ siècle agissant sur l'âme de la nation portugaise et prenant la forme artistique dans la personnalité la plus élevée et la plus humaine. Une immense combinaison de faits complexes et d'idées convergen-

tes peut seule produire à un moment donné, dans l'histoire de l'esprit humain, le perfectionnement d'une épopée comme *Les Lusiades*. Pour donner éclosion à un phénomène littéraire d'une aussi vaste universalité, il faut qu'une civilisation entière y contribue par un assentiment général de tendances et de dispositions harmoniques et égales. Pour qu'une épopée naisse, il faut qu'une rénovation générale des esprits s'effectue, qu'un nouvel état mental de l'humanité se déclare et qu'un pouvoir nouveau auquel va correspondre un nouvel idéal, s'arroge la direction d'un monde émancipé par la marche du progrès et délivré de la tutelle des vieux dogmes et des vieilles autorités mortes pour l'obéissance, pour la foi, pour les intérêts et les aspirations générales. Ce sont les fastes mémorables des civilisations qui inspirent les épopées.

Tant que l'humanité n'a pas su formuler scientifiquement les lois de son destin, le monde eut besoin d'avoir une épopée comme

il eut besoin d'avoir une bible. La bible était le pacte transcendant des rapports de l'homme avec le ciel et avec Dieu. Le poëme était l'évangile des relations de l'homme avec l'homme et avec l'univers. Un messie nouveau, un poëte nouveau apparait correspondant à chacun des cycles des civilisations antiques.

Quand la Grèce fédérale et démocratique marquait sa prépondérance dans la politique, la religion et les arts, et servait de modèle à l'association humaine, c'est à Homère qu'échoit la mission épique.

Quand la Grèce homérique tombe en décadence, que la Gaule, l'Espagne, l'Afrique et l'Asie se soumettent à la centralisation romaine, Virgile est le poëte épique du monde latin.

Quand l'invasion des barbares met en piéces l'unité de l'empire des Cesars et livre à la féodalité l'Europe hâchée en menus morceaux, l'épopée se disperse comme la tradition et on ne la retrouve plus que par fragments dans les chansons de Gesta.

Quand, avec la Renaissance, les relations humaines prennent la forme commerciale, et que pour régler ces nouvelles relations apparait un pouvoir nouveau confirmé chez toutes les nations par le régime industriel, c'est Camões qui est le poëte de cette évolution. Le livre qui ferme dans la littérature universelle la période épique de la poésie, c'est le livre des *Lusiades*.

L'épopée du monde moderne sortait naturellement, comme les épopées antiques, du pays qui, par ses actes, décida de la victoire du pouvoir dominant dans la société humaine. C'est grâce aux navigations entreprises pendant les XV^e^ et XVI^e^ siècles par le Portugal, que se fonde le régime industriel, base de toute l'organisation dans la politique moderne. Camões, en immortalisant sous la forme épique ce fait culminant de la civilisation contemporaine, dota l'humanité d'un livre qui fut pour la Renaissance ce que le *Vieux testament* fut pour le monde hébraïque, *l'Iliade* pour le monde grec, *l'Enéide* pour le

monde romain, la poésie des trouvères pour le monde féodal et la *Divine comédie* pour l'unification de l'esprit catholique.

Pendant qu'en Europe le monde moral subissait la plus grande des transformations, les portugais naviguaient; ils faisaient la conquête de Tanger, Ceuta, Arzilla, Azamôr, Goa, Ormuz, Malaca; ils allaient à la recherche du Prête-Jean; ils passaient le Bojador, doublaient le cap des Tourmentes, touchaient l'Inde; ils découvraient les îles de Porto-Santo, Madère, Sainte-Marie, Fernando Pô et S. Thomas, le Congo, le Brésil, le Canada, la Terre du Labrador. Dans cette ère de si grande transfiguration sociale, les habitants de ce petit coin de la péninsule ibérique affirment par l'aptitude et l'activité qui leur sont propres, leur droit à une existence indépendante et autonomique parmi les nations qui à cette époque dirigent les destins de la race humaine.

Lorsque l'invasion turque, commandée par Mahomet II, pénétrait en Hongrie et menaçait

l'Europe tout entière, on vit se dresser sur les côtes de Portugal, au haut du promontoire de Sagres, un homme «à forte carnation et aux membres solides», un solitaire, un sage, tout pénétré de l'étude des astres et de la connaissance des courants maritimes, entouré de livres, de cartes géographiques, de quarts de cercle et d'astrolabes — *le généreux Henrique* — qui, dégaînant sa large épée, intima à Mahomet l'ordre de se rendre. Mahomet répond au cartel portugais par un téméraire dédain. Mais, tout à coup, celui-là même qui veut envahir l'Europe, voit l'Asie envahie à son tour par la partie opposée de son territoire dégarni de défenseurs. Vasco da Gama arrivait en Orient par mer, et nos corps expéditionnaires foulaient triomphalement du pied le sol mahométan. Cette épée dégaînée au Cap Saint-Vincent, brille comme un éclair rapide et terrible, brandie par Alphonse d'Albuquerque, sur les côtes de la mer Rouge et sur les bords du Nil. Les pélerins de la

Mecque, éperdus, terrorisés, prennent la fuite. Mahomet alors recule, et faisant rétrograder à la hâte son armée dans l'intérieur de ses états, abandonne l'idée de la conquête de l'Europe.

C'est au bras du peuple portugais qu'appartient à ce moment la défense et la garde de la paix et de la civilisation européenne. Notre nom, consacré d'une manière indélébile par la gratitude humaine, pénétrait dans l'histoire.

Ce fut alors qu'à la face du monde nous cessâmes à tout jamais d'être espagnols: on savait d'un pôle à l'autre, sur tout le périmètre du méridien terrestre, que nous étions les compatriotes de Bartholomé Dias, de Pierre Alvares Cabral, de Diogo Cão, de Pierre de Covilhã, de Gaspar Corte Real, de Fernand de Magalhães, de Vasco da Gama et d'Alphonse d'Albuquerque.

Pour nous constituer durablement en grande nation, c'est-à-dire pour conserver pendant quelque temps notre prépondérance

dans la direction intellectuelle de l'univers, il nous manqua en ce moment, par faute de discipline d'esprit, ce que nous pourrions appeler la responsabilité de la gloire. Ce pouvoir dont le triomphe nous avait investi, nous ne sûmes pas le légitimer par un acte véritablement grandiose, ayant pour but de rendre le monde plus beau, la vie plus digne, l'homme plus fort, plus sage ou plus juste. Elevés dans les guerres d'escarmouche et de défense des bourgades contre les attaques des maures et des arabes, instruits par des soldats grossiers et des moines rêveurs, nous ne connaissions ni les douceurs de l'art ni les joies de l'amour. Nous n'avions pas puisé aux mamelles de la nature ce lait de bonté dont elle nourrit ceux qui l'aiment. Nous étions incléments, sanguinaires, cupides et dévots. Nous affermissions par la piraterie et le pillage notre domaine sur les terres et les mers conquises. Nous imposions aux indiens et aux cafres la civilisation chrétienne dont nous nous disions les colporteurs, et cela au

moyen de deux monuments d'intolérance et de terreur que nous laissions derrière nous dans le sillon de notre passage à travers les régions subjuguées. Ces deux monuments étaient l'église et le gibet. Un sentiment public d'avidité, de rapine et d'aventure, marchait de pair avec une politique matérialisatrice, toute de violence, d'appropriation et de trafic. Le peuple, comme le roi, ne connaissait et ne poursuivait qu'un but intéressant, — celui du lucre acquis par des voyages aux contreés d'où l'on rapportait les épices et les diamants. Le Tage voyait partir expéditions sur expéditions, flottes sur flottes. Ecraser les esclaves sous le travail, embarquer, commercer, trafiquer, acquérir une factorerie, une capitainie ou une possession, s'enrichir sans fatigue, telle était la préoccupation d'un chacun. Cette valeur qui nous avions montrée pour dompter l'océan, cet héroïsme avec lequel nous avions conquis notre place dans la vie historique en donnant à la civilisation la découverte d'un monde nouveau, dégéné-

rèrent rapidement en un égoïsme sordide. Le naturel aguerri et aventureux de notre race fit de nous un peuple d'éclaireurs de découvertes et d'explorateurs d'avant-garde. La politique monarchique et l'éducation donnée par les moines, nous convertit en un peuple de marchands, qui, comme l'a dit Falcão de Rezende, se contentait de savoir acheter à bon marché pour revendre le plus cher possible, au moyen de la ruse, du mensonge et du faux serment.

L'éxistence menée à la cour instituée par D. Manuel attirait la noblesse, qui abandonnait la culture de ses terres, pour venir se corrompre et s'endetter dans les fêtes données au palais de Ribeira et dans les palais de Cintra, où les blasons des nobles furent alors peints et rassemblés, comme ornements royaux, au plafond de la salle des Pegas. L'expulsion et le monstrueux carnage que l'on fit des juifs et des maures étouffa le travail national, et l'or des conquêtes s'en fut enrichir les industries nais-

santes de l'Angleterre et des Flandres. Le césarisme avait absorbé toutes les forces de la nation. Les cortès se réunissaient, mais ce n'était que pour donner la consécration de leur vote au pouvoir discrétionnaire du monarque. Les campagnes se dépeuplaient. Mais, en revanche, la population de la capitale augmentait de jour en jour, et Lisbonne, visitée par les marchands et les voyageurs de tous pays, était devenue la première des villes de l'Europe. Sur la rive du Tage, au pied des somptueux palais de Ribeira, de Ribeira das Naus, de la Maison des Contos et du Contrat de Guinée, on amassait dans les immenses magasins de la Maison de l'Inde les marchandises que déchargeaient les navires de l'État: le riz, l'ébène, le sucre, le poivre, le girofle, la canelle, le camphre, le gingembre, le sandal et le borax. Les bazars de la rue *Nova dos Ferros* exposaient les soies, les porcelaines de Chine et du Japon, les tapis de Perse, l'or, l'argent, l'ivoire, l'ambre, le musc, les perles,

les rubis, les diamants, tous les produits de l'orient, et à côté d'eux, les marchandises européennes qui venaient de Constantinople, des Flandres, de Florence, de Gênes, de Venise, de Burgos, de Séville : les tapisseries, les velours, les damas, les serges, les étoffes d'Ostade, les miroirs. La baie, chargée de navires, reflétait dans ses eaux les pavillons et les gaillardets de toutes les marines qui flottaient à une véritable forêt de mâts. Les processions, les cavalcades et les cortèges royaux parcouraient les rues avec une pompe éblouissante et jusqu'alors inconnue. On entendait parler toutes les langues d'Europe et une foule de dialectes barbares. Et, au milieu de cette multitude de curieux, de flâneurs, de marchands, d'hommes d'affaires et de chevaliers d'aventure, les nobles montés sur des chevaux caparaçonnés de velours et d'or, circulaient entourés d'esclaves qui tenaient le frein et les étriers de leurs montures.

Au temps de D. Manuel, la cour affichait

un faste somptueux. Les vêtements de satin et de velours, brodés d'or et de perles, venaient d'Italie et de France. Les repas du roi étaient accompagnés et agrémentés de concerts de musique. Les plus belles tapisseries flamandes lambrissaient de haut en bas les salles des palais. La vaisselle d'or et d'argent était à la hauteur de ces œuvres d'art si remarquablement belles, que ciselaient les artistes de la grande école florentine. Les dîners et les soupers, composés avec un art culinaire riche en éléments nouveaux, grâce aux importations alimentaires des Indes et aux essences orientales, étaient servis dans des cristaux de Venise aux facettes scintillantes et dans des porcelaines de Chine de la plus grande finesse. Dans les fêtes données aux soirées royales, fréquemment renouvelées à Lisbonne, à Cintra, à Evora et à Almeirim, on risquait de grosses sommes au jeu de dés, on dansait des danses moresques, on faisait des vers et on représentait les *autos*, les *comedias*, les *far-*

ças, les *moralidades* et les *monologos* de Gil Vicente, le poëte de la reine D. Leonor, son *mestre Gil*, comme elle l'appelait. Le roi, trois fois par jour, donnait audience en public; assis dans un fauteuil de velours et d'or et luxueusement vêtu, il avait devant lui, à genoux, le greffier royal, et à ses côtés, à genoux aussi, les intendants des finances et les greffiers du trésor et de la chambre royale.

A la cour de D. Jean III les bouffons et les jongleurs reprennent en partie possession de la place qu'occupaient les poëtes à la cour de D. Manuel, et les momeries, les bouffonneries et les trivialités viennent se substituer aux chansons, aux complaintes et aux *autos*. D. Jean n'a pas comme son père, l'amour du faste brillant et de la pompe extérieure. Il ne s'habille qu'à la lugubre et vieille mode du pays: il a horreur des modes françaises. Il est tellement hébété, que jamais on n'a pu lui faire apprendre les simples rudiments de la grammaire; il est dé-

vot, et en sa qualité de dévot, c'est un véritable crasseux suivant la doctrine des saints pères qui affirment qu'un homme doit sentir mauvais corporellement pour que la suavité odoriférante de son esprit puisse acquérir tout son développement. Sentir bon du corps ou des vêtements est l'indice manifeste d'une âme sale — C'est S. Jean Chrisosthôme (S. Jean *Bouche d'or*) qui l'a dit.

La reine D. Catherine partageait les idées et professait les principes de son époux. Ce fut elle qui fit rechercher avec la plus extrême rigueur et livrer aux tribunaux les sorcières et les magiciennes de Lisbonne; beaucoup de ces malheureuses furent prises: on brûla les unes, d'autres furent publiquement fouettées, et les plus heureuses en furent quittes par le bannissement. Le roi, de son côté, faisait réviser par des prélats illustres toutes les lois et ordonnances afin d'en éliminer les dispositions qui, directement ou indirectement, pourraient porter atteinte aux immunités de l'Église. Ces excellents époux

introduisent en Portugal la Sainte Inquisition. Ils donnent rarement des fêtes. La famille royale, qui se confesse et communie toutes les semaines, passe ses nuits en chapelle, à la lueur lugubre des lampadaires, l'oreille attentive aux sermons de frère François de Borja, celui-là même à qui la reine confie le soin de fonder à Porto le premier collège de la Compagnie de Jesus. En dehors d'un maigre reliquat de galanterie qui portait le pieux souverain à offrir de temps à autre un petit bâtard à son épouse, l'existence au palais eut été médiocrement amusante, si, à côté de la cour de D. Jean III, n'eut régné la petite cour supplémentaire dont sa sœur était l'âme.

L'infante D. Maria était une femme d'esprit, d'une grande culture intellectuelle, aimant beaucoup les artistes et les hommes de lettres. Elle parlait correctement le latin, savait fort bien le grec et était, elle-même, un écrivain. Elle avait su s'attacher sous le nom de *latinas*, une compagnie de femmes

remarquables par leur éducation littéraire: Publie Hortense de Castro qui, déguisée en homme, fréquentait les écoles et soutint des thèses à l'Université de Coïmbre; Leonor de Noronha, fille de D. Fernand de Noronha, second marquis de Villa Real, qui publia divers ouvrages originaux et des traductions latines; Jeanne Vaz, fille du licencié Jean Vaz, connaissant à fond les langues latine, grecque et hebraïque; les deux sœurs Louise et Angèle Sigêa, toutes deux très-instruites, la première sachant le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe, le syriaque, et faisant des vers latins, grecs et hébreux; et enfin, Paule Vicente, l'aimable et douce fille de Gil Vicente, collaboratrice de son illustre père, et auteur d'un volume de comédies, ainsi que d'une grammaire de la langue anglaise. Ce fut à la princesse D. Maria que l'auteur du *Palmeirim de Inglaterra* dédia sa nouvelle. C'était à la petite cour de cette princesse, dans son salon particulier de réception ou dans une de ses chambres de travail, que

se retrouvaient comme dans un concile académique les hommes d'esprit qui avaient leur entrée à la cour, et aucun salon dans le monde, ni alors ni depuis, n'offrit autant d'intérêt que celui de l'infante portugaise. Il y avait à ce moment un grand mouvement d'idées et d'intérêts littéraires et scientifiques qui devaient naturellement se débattre dans ces réunions du soir chez la princesse. Un grand nombre de poëtes, et quelques uns d'entre eux d'un talent déjà acquis comme Sá de Miranda et Antoine Ferreira, élèves de l'école de Pétrarque, introduisaient les mesures de la versification italienne dans la versification portugaise. L'infant D. Luiz, le comte de Vimioso et le comte de Sortelha cultivaient les lettres et la poésie. Ferdinand de Oliveira disciplinait la langue, en composant et publiant la première grammaire portugaise. Damião de Goes, de retour d'Allemagne, où il avait connu Luther et vécu dans l'intimité d'Erasme, rapportait le goût le plus délicat de la haute culture de

l'esprit, l'estime de la musique où il était maître et de la peinture ainsi que de la sculpture, qui étaient représentées dans sa galerie artistique par des œuvres d'un choix savant; c'était lui qui, avec Jean de Barros et Fernand Lopes établissait en outre les principes de l'étude de l'histoire compatibles avec l'état où se trouvaient les sciences à son époque, et avec les restrictions que les ordonnances de police imposaient à tout écrit imprimé. Le naturaliste Garcia da Horta publiait les premiers ouvrages de botanique qui préparèrent à l'étude de la flore transatlantique. Le professeur de médecine Antoine Luiz, aussi érudit que le mathématicien Pierre Nunes, publiait son livre *De ocultis proprietatibus* dans lequel les lois les plus élevées de la mécanique sont énoncées. Les grands humanistes Gouveias et Teives arrivaient de France, où ils avaient conquis d'abord le titre de docteur à l'Université de Paris, puis professé au célèbre collège de Sainte Barbe: et avec eux Antoine Leytão,

professeur de physique et de philosophie; Antoine Pinheiro, professeur d'humanités, l'auteur de la première interprétation complète du troisième livre de Quintilien. La grande famille des Gouveias fournit à elle seule douze professeurs au collège Sainte Barbe, et l'un deux fut le directeur de cette école d'enseignement. Antoine de Gouveia mérita l'honneur d'être cité par De Thou dans le tome VI^e^ de son *Histoire Universelle*, comme l'unique savant jouissant de la triple gloire d'être en même temps un grand philosophe, un grand jurisconsulte et un grand poëte.

Outre les récits donnés par les explorateurs et les fonctionnaires publics qui avaient été aux Indes, une foule de voyageurs venus de tous les points du globe apportaient sur les régions qu'ils avaient visitées, leur contingent de nouvelles intéressantes. Fernand Mendes Pinto avait parcouru la Chine et la faisait connaître à l'Europe studieuse. D. Rodrigue de Lima avait été en Ethiopie. An-

toine Tenreiro en Perse en Syrie, en Arménie et en Egypte. Les soldats d'Afrique et de l'Inde, les marins des galères et des navires de l'État faisaient le récit de leurs aventures et de leurs impressions personnelles; ils racontaient la vague tristesse de ces nuits calmes et profondes passées en silence sur la dunette; ils rappelaient un refrain mélancolique du pays natal chanté avec des sanglots dans la voix à des milliers de lieues de la mère-patrie pendant les loisirs énervants du calme plat; ils disaient combien ils avaient été frappés de l'aspect étrange de la végétation des tropiques, des monuments gigantesques de l'Inde et de ce ciel chaud des Amériques tamisant une lumière pulvérulente, imprégné des aromes pénétrants des forêts vierges, dont les hautes régions, comme une ligne obscure qui tranche sur ses clartés, sont coupées par un vol silencieux d'oiseaux inconnus et fantastiques; enfin l'émotion du combat quand on en vient au choc de l'abordage, le désespoir des naufragés précipités

dans les ondes en furie ou jetés sur des plages arides et désertes, des sables fauves et brûlants, marchant sans but, harcelés par les horreurs de la soif et de la faim : pélerinage effroyable, course surhumaine où l'homme privé de tout, abandonné de tous, semble fatalement poussé vers le monstrueux néant.

C'est au sein de ce monde déjà corrompu dans les sources de la vie nationale, dans cette société déjà déchue mais encore brillante, dans cette cour à double face, à double étiquette et à double intrigue, composée de chevaliers, de poëtes et de moines, sentimentable et artistique, sensuelle et dévote, que Louis de Camões définitivement consacré poëte après la représentation de sa comédie *El-rei Seleuco*, apparait à Lisbonne. Il avait vingt et un ans, étant né l'année même où mourut Vasco da Gama, c'est-à-dire en 1524. Svelte et nerveux, plein d'élégance et de force, il était un des exemples de ce beau type de race qui, chez lui, comme chez Shakspeare,

présentent l'idéal complet de l'homme. Il descendait par son père d'une noble famille gallicienne, et avait par sa mère du sang algarvien dans les veines; l'hérédité lui avait donc donné du côté paternel une forte musculature et une charpente solide, et du côté maternel la grâce des lignes et la finesse des formes. C'est un arabe vigoureux à cheveux blonds. La face, ferme et pleine, a une accentuation énergique et puissamment virile. La bouche un peu forte, légèrement sarcastique, se dessine nettement avec une expression particulière de vigueur et de commandement, à peine abritrée par une moustache relevée et aux tons fauves. Son pourpoint et son haut de chausses en velours noir lui vont à merveille; et la longue epée à fourreau noir et à garde d'acier poli pendue à un baudrier garni d'argent, cadre harmonieusement avec le port de tête fier, grave et martial, de l'artiste, du bachelier et du gentilhomme.

Il avait quitté Coïmbre en 1543 aprés avoir fréquenté l'Université et les écoles des

mineurs du couvent de Santa Cruz, dont son oncle D. Bento de Camões, chancelier de l'Université, était le supérieur. Ses talents littéraires tout autant que son adresse aux exercices corporels l'avaient déjà rendu fort célébre à Coïmbre, lorsqu'il y résidait comme étudiant. Lui même le dit dans une de ses églogues :

Nenhum pastor cantando me vencia,
A barba então nas faces me apontava;
Na luta, na carreira, em qualquer manha
Sempre a palma entre todos alcançava.

Il savait se montrer habile comédien quand il jouait un rôle dans les drames qu'on représentait à l'occasion des fêtes scolaires. C'était un querelleur terrible et le ferrailleur accoutumé et bien connu de toutes les rixes nocturnes ; son poing intervenait toujours triomphalement quand il s'agissait de balayer le terrain ou de déjouer une embûche tendue au fond d'un cul-de-sac ténébreux et mal famé. Cela ne l'empêchait pas de traduire et de commen-

ter les *Triomphes de Pétrarque*, d'écrire la comédie des *Amphitriões*, et de composer une foule innombrale d'élégies, d'églogues et de chansonnettes. Il lisait Ptolémée, Strabon et tous les géographes anciens. Il connaissait Euclides, Pline et Hippocrate; toute la littérature grecque et latine : Homère et Virgile, Eschyle et Térence, Sophocle et Plaute, Xenophon et Tacite, Aristophane et Juvénal, Aristote et Platon, Demosthènes et Cicéron, Ovide et Pindare, Théocrite et Horace ; il avait étudié tous les auteurs modernes : Dante, Pétrarque, Bocace, Machiavel, Froissart, Erasme de Rotterdam, Garsilasso de la Vega, Sannazaro, Jean Boscan et le cardinal Bembo ; il possédait toute la littérature nationale : les livres de généalogie, les nobiliaires, les recueils de chansons, les chants rimés d'origine française, gallicienne et italienne des XIII^e^ et XIV^e^ siècles ; toutes les chroniques, si naïvement simples et ingénues, si éloquentes, de notre XV^e^ siècle et l'ensemble général de la science cosmographique cultivée à l'observatoire de

Sagres par les collaborateurs de l'infant D. Henrique, les mores savants et les juifs du Maroc et de Fez. Il joignait à ces connaissances et à celle des langues savantes qu'il possédait à fond, l'usage familier de beaucoup d'idiomes modernes: le castillan, le provençal, l'italien, le français, l'anglais.

Les écoles de Santa Cruz étaient, à l'époque où Camões les fréquentait, le centre principal de notre activité intellectuelle. On y enseignait les langues, le droit, les mathématiques, la médecine, les arts, la rhétorique, la grammaire, la théologie, la morale, l'Écriture sacrée et les canons. Les cours étaient suivis par la fine fleur de la noblesse: le fils de l'infant D. Luiz, connu plus tard sous le nom de Prieur du Crato; les frères du duc de Bragance, D. Théodose, D. Antoine et D. Fulgence; D. Jean de Bragance, fils du marquis de Ferreira; D. Jean da Silva et D. Antoine da Silva, fils du comte de Portalegre; D. Gonçalo et D. Alvaro da Silveira, fils du comte da Sortelha.

Lors de la réforme des études en 1537, les chaires d'enseignement de Santa Cruz furent confiées à des professeurs de premier mérite venus des universités de Paris, de Salamanque et de diverses villes d'Italie, et l'intimité familière de ces savants, plus encore que les cours qu'ils faisaient, mettaient les élèves en communion avec l'esprit scientifique et l'esprit littéraire de la Renaissance européenne.

En outre de la discipline classique des études et des exercices intellectuels dont, par un exclusivisme pédagogique et tout à fait caractéristique de la direction jesuitique, le développement de la mémoire était le point capital, d'autres moteurs puissants influèrent sur l'éducation du poëte et déterminèrent l'orientation des facultés exceptionnelles dont il était doué.

Les aspects variés de la nature qui l'entourait, les joies de la vie domestique, l'avaient déjà lentement pénétré de ce sentiment profond de la nationalité, qui devait

être la grande âme de son épopée. La fréqnentation intime de son oncle, de son mentor D. Bento de Camões excitait, comme nous allons le voir, la curiosité qu'il avait de connaître les légendes et les traditions populaires, et développait son génie inventif et dramatique.

D. Bento était un mystique et un visionnaire. Sous sa robe de chanoine régulier, battait un cœur ardent qui refoulait dans ses veines le sang vif des anciens preux du château de Camânos, manoir seigneurial de ses aïeux, dont le nom était associé à la légende si poétique de l'oiseau dont parle les stances :

Experimentou-se algum'hora,
Da ave que chamão Camão,
Que se da casa onde mora
Vé adultera a senhora
Morre de pura paixão.

La lignée de Camões, comme celle de presque toutes les grandes familles espagno-

les, descend, d'après une généalogie légendaire, des cantabriens compagnons d'armes de Pélage, fils de Favila, qui s'enfermèrent et combattirent avec le héros dans la caverne de Covadonga.

Au XII^e^ siècle, D. Ruy Garcia de Camâno, était seigneur de la ville de Rianjo, du pays de Rubianez, Couto de Orocoulo en Gallicie, et de dix-sept paroisses appelées Camoeiras sur les terres de Salnez et de Bercala, avec toutes leurs juridictions et seigneureries.-Il se maria avec D. Ildura, petite fille de l'infant D. Ferdinand de Navarre. Il se trouvait au siège d'Almeria et fut tué par les lances sarrazines.

D. Garcia Fernandes de Camâno, poursuivi jusqu'en Corogne par les ordres du roi D. Pedro, se renferma dans son château avec ses hommes d'armes, leva les ponts-levis, s'arma jusqu'aux dents, répondit par des volées de boulets aux intimations du roi et défendit son honneur jusqu'au bout.

D. Vasco de Camâno, arrière petit-fils de

D. Ruy Garcia, s'étant expatrié au XIV^e^ siècle, à la suite, dit-on, d'une aventure qui se termina tragiquement par un duel dans lequel il y eut mort d'homme, fonda la famille portugaise des Camões, en venant s'établir dans notre pays en compagnie du comte Andeiro et d'autres nobles galliciens. Le roi D. Fernando fait don à D. Vasco des bourgs de Sardoal, Pugnete, Marvão et Villa Nova d'Anços, ainsi que des terres et biens qui avaient appartenu à l'infante D. Beatrix, situés à Estremoz, à Aviz et à Evora; il lui donne en plus la quinta du Juif à Santarem, les châtellenies de Portalegre et d'Alemquer, les seigneureries du district de Getaço et de Castello d'Alcanede. Après la bataille d'Aljubarrota, un séquestre fit rentrer tous ces biens dans le domaine de la couronne.

Le moine D. Bento, emprisonné dans la suffocante étroitesse du cloître, sous ses voûtes silencieuses et glacées, dut bien des fois comprimer la révolte que fomentaient dans son cœur l'indépendance et la valeur

héréditaire de sa famille, contre l'obéissance servile et l'oisiveté honteuse auxquelles l'obligeaient les vœux qu'il avait prononcés ; il y avait chez lui une tendance innée, organique, secrète, pour tout ce qui etait chevalerie et aventures : et cette tendance le portait à lire avec une avidité nostalgique, une curiosité maladive mélangée de regrets, toutes les légendes guerrières et galantes du moyen âge, légendes où les chevaliers faisaient la veillée des armes dans les églises au pied de l'autel des vierges, et où si souvent les troubadours et les paladins venaient frapper à la porte des monastères, décidés à déboucler pour la dernière fois les ardillons de leur épée et de leur cuirasse, et à prendre un habit de novice pour achever sous le capuchon d'ermite le reste de leur vie dans la mortification et le silence, à genoux sur la pierre de leur futur tombeau.

C'était à cause de ces prédilections intimes de sa pensée, et pour leur donner satisfation sans doute, que D. Bento de Camões

avait coutume d'aller prier devant le tombeau d'Alphonse Henriques, comme s'il eût été au pied d'un autel. Ce fut là, selon le récit de l'*Agiologio Lusitano*, qu'il vit un jour surgir du sépulcre, lui apparaître et lui parler, l'ombre martiale, mais douce et tendre, du vieux guerrier.

Cette intimité familière du neveu et de l'oncle, du fils littéraire avec son père spirituel, cette communion de pensée avec un sage et un érudit dont l'esprit était porté à des visions dans le genre de celles que rapporte l'*Agiologio*, les poussait forcément l'un et l'autre à s'imprégner de tous les poëmes du moyen âge, des traditions poétiques de la Bretagne, des ballades de Normandie et d'Ecosse, du cycle de la Table Ronde, des romans du Cid, de Roderic le dernier roi des Wisigoths, de Bernard del Carpio, de Renaud Montauban, des légendes de Lançarote, du roi Arthur, de Merlin l'enchanteur, des traditions de Françoise de Rimini, d'Heloïse, de Béatrix, de Jeanne d'Arc,

d'Agnès Sorel; et, des traditions nationales, bien plus encore que des traditions étrangères, c'est-à-dire le Magriço et les Douze d'Angleterre, le miracle d'Ourique et les légendes d'Egas Moniz, de Gonçalo Mendes da Maia, de Martim Moniz, de Martim de Freitas, de Giraldo sem Pavor, d'Ignez de Castro, de la reine Isabelle, de Maria Telles, de la boulangère d'Aljubarrota.

Coïmbre avec ses monuments et l'aspect du paysage qui l'environne, était bien l'endroit propice à l'évocation de ces sombres prédilections et au développement de l'amour du sol, de la passion de la patrie dans cette âme de poëte navigateur, aventureux et guerrier.

Abritée par le Bussaco et la serra d'Estrella, Coïmbre jouit d'un climat doux, d'une température égale, d'environs fertiles. La ville, à qui la présence de la cour dans les premiers temps de la monarchie donnait déjà au XVI^e^ siècle un caractère monumental et traditionnel, est assise sur une riante

colline. Une végétation puissante couvre les pentes des montagnes qui la protègent au nord, et le châtaignier, le chêne, le cèdre, le pin agreste y répandent leurs parfums forestiers et émaillent l'horizon de leur verdure épaisse et veloutée. Dans les vastes plaines qu'arrose le Mondego, les céréales ondulent au souffle d'une brise attiédie, encadrées d'arbres à fruits et de bouquets de peupliers, où les merles, les fauvettes et les rossignols organisent et roucoulent leurs concerts, où les chèvres-feuilles des fossés et des ravines laissent pencher sur les eaux murmurantes du fleuve leurs festons enguirlandés et odorants. La fertilité du sol, la vie abondante, le travail facile, donnent à cette région une teinte de douce quiétude, de gaité placide, qui se reflète sur la physionomie des habitants et poëtise leurs coutumes, bien différentes de celles auxquelles une terre ingrate, un climat hostile et une concurrence vitale des plus dures, condamne le paysan du Minho, le laboureur de Traz-os-Montes et le

pasteur de l'Alemtejo. La nature tranquille et la grâce séduisante du paysage dans les plaines du Mondego laissent à tous ceux qui y ont vécu une impression ineffaçable, pénétrante, qui se ravive et revient à la mémoire chaque fois qu'aux prises avec les douleurs de la vie, notre pensée retourne vers un temps qui a fui bien loin derrière nous, ainsi que le vent fait incliner et retourner du côté de la route déjà parcourue, la lueur d'une torche.

Depuis le jour où il parut à la cour en 1543, jusqu'à l'époque où il fit représenter la comédie de *El-Rey Seleuco* en 1545, dans une fête de nuit, donnée chez Estacio da Fonseca, chef du garde meuble de D. Jean, la vie de Camões fut celle d'un courtisan spirituel, galant et heureux. Sa muse gracieuse et légère, se prêtait à tous les caprices poétiques de la fantaisie des cours. Sa jeunesse exhubérante de santé et d'enjouement, les nobles traditions de sa famille qu'il savait maintenir et pratiquer, ses façons jo-

viales et d'une distinction chevaleresque, l'attrait piquant de sa figure à laquelle des yeux clairs et pénétrants et une couronne de cheveux d'un fauve ardent tout frisés donnaient une expression léonine, son talent d'une touche si fraîche et si originale, l'avaient rapidement rendu l'objet de toutes les attentions et de toutes les préférences. Aussi exerça-t-il une sorte de domination autour de lui. Mais cette supériorité, scandalisait la foule mesquine des subalternes. Le nombre des jaloux et des envieux augmentait de jour en jour, car le jeune *bachelier latin*, comme l'appelait André Falcão de Rezende, semblait disposé à monopoliser tous les triomphes. L'infante D. Maria le traitait avec une distinction particulière. Il avait pour compagnons et pour amis les gentilshommes les plus illustres : le duc de Bragance et le duc d'Aveiro, le marquis de Villa Real et le marquis de Cascaes, le comte de Redondo et le comte de Sortelha. Toutes les femmes le trouvaient beau, beaucoup d'entre elles l'aí-

mèrent et lui donnèrent la plus grande preuve de leur amour, preuves qu'il avait du reste la mauvaise habitude d'implorer dans ses bilhets doux; cette correspondance, toute précieuse qu'elle puisse être pour l'art, nous n'hésiterions pas à la qualifier de funeste en ce qui touche la moralité des coutumes, si les coutumes de la cour hystérique de D. Jean III n'avaient profondément inoculé dans les âmes le virus corrupteur, par des filtres plus corrosifs, plus délétères, et surtout infiniment plus grossiers, que ne le pouvaient faire quelques vers espiègles, malicieux et légers. Le roi lui-même, espèce de rustre absolument refractaire à toute émotion esthétique, confit dans une dévotion épaisse et béate, demandait aussi des vers à ce poëte profane et tant soit peu diabolique!

Mais, il faut bien le dire, dans les cours, les triomphes du talent sont éphémères et périlleux. L'étiquette impose aux courtisans le devoir de ne jamais dépasser les bornes d'une discrète médiocrité. Pour être correct,

un courtisan doit avoir l'esprit obtus. Posséder soi-même une pensée, des idées originales qu'on sait exprimer avec clarté, avoir une opinion et l'exposer, respecter un principe et le défendre, entendre une erreur et la contester, affirmer une libre personnalité, être un homme enfin, c'est dans ce monde-là une irrévérence; et si, mieux que cela, on a du talent, on devient alors un sujet de scandale. On s'explique que cette monstruosité, qui s'appelle le génie, aille à la cour pour se faire voir, de même qu'on exhibe aux yeux de la foule un nain, un géant ou un veau à six pattes; mais que le génie demeure dans un palais et y vive, cela ne se comprend pas, parce que le génie étant l'expression d'un état surnaturel de l'esprit, n'est guère obséquieux de sa nature, et les princes veulent auprès d'eux un entourage de gens circonspects, apprivoisés, dont la banalité sans protubérances et sans aspérités, soit toujours aussi lisse que plate et uniformément réglée. Ainsi l'exige la pragmatique

établie dans le mode de parler avec révérence, de sourire avec discrétion, d'obéir avec grâce.

La comédie de *El-Rey Seleuco,* qui a pour sujet les amours de Stratonice et d'Antiochus, peut être considérée comme une allusion et un blâme aux amours de D. Manuel avec la fiancée de son fils. Cette circonstance fut naturellement saisie par l'intrigue pour perdre le poëte dans l'opinion de D. Jean III. La représentation du drame coïncida du reste avec un scandale de cour où le nom de l'écuyer Camões était mêlé dans une chronique galante à celui d'une dame de la reine.

L'étiquette de la cour était fort rigoureuse pour la règle de conduite qu'un chevalier avait à suivre dans ses relations avec une dame. Pour faire accepter une devise rimée ou pour renvoyer une glose, il fallait l'autorisation de la première dame d'honneur, et dans cet échange de correspondance amoureuse, c'était au grand maître du palais que

le méticuleux et royal réglement, avait confié la fonction délicate que la mythologie attribue à Mercure. Jean Lopes Leitão, fut emprisonné, pour être entré une fois, sans la permission du gardien, dans la salle où se trouvaient les dames. Camões devait avoir commis une faute plus grave, puisqu'il fut puni d'un exil de deux ans, hors de Lisbonne. Mais jamais on ne sut quelle fut cette faute, et la réserve à ce sujet s'explique, étant donné le caractère de Camões; sa bravoure dut tenir en respect tous les bavards brouillons de la cour à qui la gymnastique de la médisance avait sans doute développé la langue au point de la rendre plus longue que leur épée. La jeune fille attaquée dans la chronique galante qui divulgait son amour et faisait bannir Camões, n'était autre que D. Catherine de Athayde, fille de D. Marie Boca Negra et de D. Antoine de Luna, grand chambellan de l'infant D. Duarte, neveu du roi. Le tort irréparable fait à la réputation de cette femme la rendit pour Camões l'objet

du culte le plus délicat et le plus respectueux. Par le tribut d'une reconnaissance ineffaçable, d'une tendresse profondément sentie, d'une sincère estime, il chercha toujours et durant toute sa vie, à racheter le mal involontaire qu'une légéreté avait causé. De là naquit la légende de l'amour de Nathercia, converti par la sentimentalité des biographes en passion exclusive et constante du poëte. Cette passion est invraisemblable. La constance d'un amour passionné, dominant et absolu, est inconciliable avec le culte de l'art. Faire de Camões un simple amoureux, c'est amoindrir sa personnalité; la physiologie, du reste, s'y refuse. Un amoureux est un être malade. La passion de l'amour est une névrose qui compromet singuliérement l'équilibre du cerveau parcequ'elle produit l'un ou l'autre de ces effets pathologiques: l'extase de la contemplation ou de la possession, la fureur des sens ou la mélancolie érotique. Si, dans l'un ou l'autre de ces cas, la passion ne se transforme pas ou ne s'éteint

pas, elle amène en peu de temps la mort, la folie, la monomanie ou la stupidité. Broussais dit qu'il y a dans toute passion un besoin instinctif qui force l'intelligence à un travail perpétuel dont le but est de satisfaire ce besoin. Il en résulte que deux passions ne peuvent tenir dans le même cerveau. Une des deux doit se subordonner à l'autre et se fondre en elle. Camões, qui avait la passion de l'art, ne pouvait avoir en même temps la passion de Nathercia. Lui-même le confesse lors qu'il dit que jamais, dans ses amours, *il n'entretint une flamme seule*, que jamais, *il ne resta lié à la même chaîne*. Il aimait les femmes et l'amour, mais jamais Nathercia n'absorba exclusivement ses facultés, jamais elle ne domina son intelligence. Ce n'était pas de la passion qu'elle lui inspira, c'était un sentiment raisonné d'estime véritable, que le cœur torturé et généreux du poëte, nourrissait pour une douce et bonne créature qui l'aima et eut à souffrir pour lui.

Banni de la cour, Camões exilé au Riba-

téjo, apprend la mort de son oncle D. Bento, décédé à Coïmbre; et, comme le bruit court en Portugal que Mazagão est assiégé, il se détermine à aller en Afrique, s'embarque pour Ceuta, assiste et prend part aux luttes et reçoit une blessure dans un combat. Il rentre à Lisbonne en 1548 ayant accompli la durée de la peine d'exil dont on l'avait frappé.

Mais il trouve les portes du palais fermées pour lui. En son absence, la malveillance dont il avait été l'objet, n'avait fait que croître. La médiocrité triomphait, grâce à une adulation plate, rampante, mais adroite. L'élévation du caractère, l'originalité artistique, l'indépendance de l'esprit étaient à jamais bannies de la cour de D. Jean III, comme des violences coupables et plébéiennes dont il fallait se garder. On évite donc Camões avec dédain, presque avec mépris.

La guerre, en durcissant les traits de son visage et de ses manières, l'avait singulièrement changé. Sa peau hâlée, ses mains noir-

cies par le soleil africain, sa face marquée par la cicatrice de la blessure qui avait entraîné la perte de l'œil droit, lui donnaient bien plus l'aspect farouche d'un soldat que celui d'un joli écuyer ou d'un délicat courtisan. Les femmes maintenant le trouvaient laid et balafré d'une façon répugnante. On l'appelait le «*cara sem olhos*», le borgne. Les poëtes le criblèrent d'épigrammes. Et toute la cour s'en tint les côtes de rire.—«Il dit qu'il voit mieux que nous, et cette fois-ci il a raison: il voit deux yeux à chacun de nous tandis que nous ne lui en voyons qu'un seul.»—Ce fut Pierre de Andrade Caminha qui mit en vers cette saillie qui fut regardée comme fort spirituelle. Camões lui-même, eut le courage de mêler son rire aux éclats de rire de la cour, malgré l'immense dégout qui débordait de son cœur et le suffoquait. Il prit alors la résolution de s'expatrier et d'aller dans l'Inde. Dans le livre des enrôlements de l'année 1550 on trouve la note suivante:

Louis de Camões, fils de Simon Vaz et d'Anne de Sá, domiciliés à Lisbonne, à Mouraria, écuyer, à barbe rousse, âgé de 25 ans, a fourni la caution de son père; il embarque sur le navire des Burgalais.

Mais le navire des Burgalais, qui portait le pavillon de commandement de la flotte expéditionaire, relâcha pour réparer des avaries, et Camões revint à Lisbonne où il resta jusqu'en 1553. Il était écrit qu'll devait boire la coupe des amertumes jusqu'à en être révolté, et que la scission qui commençait à le séparer de la société serait compléte et absolue..

Le prince royal D. Jean, héritier présomptif de la couronne, avait le culte de la poësie inspirée par la mode, par la pédagogie de l'époque et par l'influence de ses oncles D. Duarte et D. Louis, tous deux cultivant la Muse. Sá de Miranda à la prière du jeune prince, lui envoyait du Minho les manuscrits de ses vers. Un autre poëte, parent de Sá de Miranda, Jean Rodrigues de Sá, était grand

chambellan du prince. Fernand de Silveira lui dédiait ses poëmes. Antoine Ferreira lui consacrait la comédie *Bristo*. Diogo Bernardes se résolut à quitter Ponte do Lima pour venir résider à la cour. George Ferreira de Vasconcellos traduisait pour la faire lire au prince la comédie *d'Euphrosine* et écrivait pour lui les *Prouesses de la seconde Table Ronde*. Le médecin de la reine, François Lopez, et son directeur spirituel le moine Paul da Cruz, versifiaient aussi pour flatter la prédilection poétique du royal érudit. Et cependant Camões ne fut jamais reçu par le prince D. Jean. Toutes ces banalités conspiraient pour dresser une barrière autour du palais et opposer un cordon sanitaire à l'invasion alarmante de l'art révolutionné par un homme de génie.

L'aspect de la société de Lisbonne et en général de toute la société portugaise, accusait déjà clairement à cette époque, la décadence misérable d'un peuple dont la dignité nationale et l'indépendance allaient être étouf-

fées dans un baiser mortel par la Compagnie de Jésus. Le nombre des membres du clergé avait pris un accroissement aussi rapide qu'effroyable, et leur multitude surchargeait le pays du triste poids d'une énorme population improductive, oisive et propre à rien. Dans de pauvres petits villages affamés, où l'agriculture était délaissée faute de bras, quarante ou cinquante prêtres disaient des messes, marmottaient des prières et promettaient du pain en échange des aumônes qu'ils recevaient. Cette hypertrophie sacerdotale eut suffi pour tuer un peuple. Rien de plus funeste au mouvement de progrès d'une société, que la prépondérance de la classe ecclésiastique, alors même que cette prépondérance n'est que purement numérique. Le prêtre, par cela seul qu'il est prêtre, se trouve en dehors de l'évolution humaine. Sans famille et sans enfants, il abdique, en faisant vœu d'obédience et de chasteté, les deux plus nobles puissances que la nature confie à l'homme: la puissance de la virilité, sur laquelle

est basée l'institution de la famille, et la puissance de la volonté, foyer aussi efficace pour l'équilibre du monde moral que le soleil pour l'équilibre planétaire du monde physique. Obéir et faire de l'obédience perpétuelle la règle de conduite, la destinée de l'existence entière, c'est prostituer la dignité fondamentale de l'espèce et descendre l'échelle zoologique jusqu'à la bestialité passive des animaux inférieurs. Les couvents, ainsi que les évêchés et les paroisses, débordaient de religieux de l'un et l'autre sexe. Dans les couvents de nonnes, une grande partie des femmes qui les composaient étaient nées dans le cloître lui-même et filles de religieuses. Dans le couvent de Lorvão, où la dignité d'abbesse était un apanage de la famille Deça, les nonnes gardaient cyniquement auprès d'elles, dans les dortoirs et à la chapelle, non seulement les filles, mais encore les garçons, fils de la communauté. Un jour la police trouva l'abbesse et une autre religieuse, chez un abbé de Coïmbre cachées

avec la maîtresse en titre du prêtre. Herculano, qui a lu cet épisode de la vie mystique portugaise dans le manuscrit original et contemporain de Balthasar de Faria, à la bibliothèque d'Ajuda, dit que la plume se refuse à peindre dans quel état on surprit les trois religieuses. Jamais on ne vit un aussi grand nombre d'infanticides. L'amour clandestin avait envahi et souillé toutes les classes sociales. Nicolas Cleynarts, le bon professeur belge, qui résida cinq ans en Portugal à cette époque, raconte dans une lettre adressée à son ami Latomus, qu'il était fort rare de voir un jeune homme portugais contracter une liaison légitime. Cleynarts compare douloureusement les coutumes des femmes portugaises, d'une indolence luxueuse, d'une paresse de sérail, absolument inhabiles au travail et à la direction de leur maison, avec l'activité si vigilante, si laborieuse, et si digne des ménagères flamandes. La famille, portes ouvertes, vivait dans la rue et à l'église, plaçant une vanité misérable dans la

richesse de ses vêtements. Le feu était éteint dans l'âtre de la cuisine et on laissait refroidir les cendres de la tradition aussi bien que celles du foyer domestique. Pour sasacrifier au culte extérieur des chiffons, on trouvait toujours de l'argent à dissiper; on n'en avait plus pour mettre le classique pot-au-feu. Les hommes et les femmes de la noblesse, qui chaque jour se pavanaient dans les rues précédés ou suivis de huit laquais, se nourrissaient chez eux de radis et de figues. Le travail libre s'éteignait. Occuper ses mains à quoi que ce fût était considéré comme un opprobre bon pour les esclaves. Un apprenti barbier avait alors la mine hautaine d'un capitaine revenant des Indes et ne se rendait à l'appel du client que si on lui envoyait un nègre pour le suivre pompeusement par derrière, dans la rue, portant le plat à barbe, le pinceau et le rasoir. La population esclave, était à Lisbonne, presque égale à la population libre, grâce à l'autorisation pontificale qui permet-

tait de réduire à la servitude tous les païens, blancs ou noirs, que les portugais entassaient dans leurs domaines. Les enfants des esclaves, qu'ils fussent ou non baptisés, étaient esclaves eux-mêmes jusqu'à la quatrième génération, et comme tels marqués au visage d'un fer rouge. On leur permettait le concubinage, et même on le leur imposait parce qu'il devenait une source de revenus, et il se pratiquait publiquement, au grand jour, entre les esclaves baptisés et ceux qui étaient encore hérétiques. Ils vivaient au sein de la famille dans une promiscuité obscène. Leur moralisation, dirigée sans aucune espèce de doctrine, se développait simplement par le châtiment ; et ce châtiment consistait à leur faire sur le corps des brûlures à l'aide d'un tison ardent, du lard fondu ou de l'huile bouillante.

Le roi, sur qui reposait la direction suprême et absolue de l'État, assistait inconscient à la putréfaction générale de la nation, absorbé du côté financier par des emprunts

répétés, et du côté politique par des intrigues écclésiastiques qu'il se plaisait à nouer et à résoudre. La réforme de l'Université l'intéressa non pas comme un fait de civilisation, mais comme une affaire cléricale et monastique.

La cour passait son temps en litanies et en neuvaines. On donnait aux *autos-da-fé* la pompe sinistre de fêtes nationales. Les nobles parcouraient les rues la nuit, en secouant des clochettes, le rosaire au poing, des scapulaires au cou, et récitant en chœur l'office pour les âmes du purgatoire et les prières du chemin de la croix.

Cette société repoussa Camões de son sein, sauvant ainsi pour la plus grande gloire et pour le plus grand honneur de l'art, l'auteur des *Lusiades* de l'infection délétère de son contact.

Louis de Camões, en dissidence ouverte et déclarée avec la cour, avec l'art académique, avec la poésie officielle, en hostilité avec tout ce monde vautré dans l'impudeur, la

diffamation, l'hypocrisie et la plus vile débauche, proteste et se révolte dans un mouvement d'expressive énergie. Enveloppé d'un long manteau propice aux aventures nocturnes, la tête couverte du fameux chapeau à larges bords devenu proverbial à Lisbonne et qui dissimulait son œil borgne, la mine haute, le regard provocateur, le poing fièrement campé sur la hanche, il se met en tête l'audacieux projet de : — Châtier !... Mais comment ?... S'il avait osé écrire une seule ligne aggressive, on l'aurait jeté au bûcher. La plume était donc une arme qui lui devenait absolument inutile. Restait l'épée qu'il portait au côté. Lisbonne, grâce à ses culs-de-sac aboutissant au Tage, à ses carrefours ténèbreux, à ses rues étroites et à leurs enchevêtrements sinistres, se prêtait admirablement la nuit aux rencontres et aux batailles. Camões, mystérieusement drapé, commença dès lors ses promenades à des heures indues. Il résultait de ces excursions de chaque nuit, une diminution sensible dans les

dévotions ou les libertinages du lendemain. En effet, il se rencontrait toujours quelque rufian noctambule, quelque dévot attardé, dont les coups de plat d'épée de Camões venaient déranger les amours ou les oraisons, et qui, pour soigner son éreintement, était contraint de garder la chambre quelque temps.

Dans cette période de sa vie, Camões met de côté tous les principes de la courtoisie. Il devient un rebelle grossier avec préméditation, un plébéien à outrance. Quelques unes de ses épigrammes écrites à cette époque, sont saupoudrées de l'argot le plus épicé. Les rares gentilshommes avec lesquels il fait acte de camaraderie, sont des matamores enragés comme lui.

L'éclat de ses violences lui avait valu le sobriquet expressif de—*O Trinca-fortes*[1].

Les femmes dévotes disaient tout simple-

[1] Nous n'avons pas en français un équivalent de cette expression. Cela veut dire littéralement *qui croque les forts*. (*Note du traducteur.*)

ment qu'il était — *o diabo* [1]. Et quand les jeunes filles le voyaient passer dans la rue, prises d'effroi, elles se hâtaient de fermer leurs fenêtres.

Un certain jour de grande fête — c'était la procession de la Fête Dieu — le soleil étant encore à l'horizon, un employé du palais nommé Gonçalo Borges, qui occupait une place d'officier dans les écuries royales, passait à cheval dans la rue de Santo Antão, derrière l'église de San Domingos; Camões lui chercha une querelle d'allemand, on mit flamberge au vent et la dispute se termina par un coup d'estocade que l'officier reçut dans le cou — *tout près* comme l'explique l'enquête, *de la naissance des cheveux, à l'occiput.* Il résulta de cette enquête sur la blessure de Gonçalo Borges, un ordre d'emprisonnement contre Camões, et il fut écroué à la geôle de la ville.

Enfermé sous les verroux comme querel-

[1] Le diable. (*Note du traducteur.*)

leur et batailleur, il lit sans doute la première *Decada* de Jean de Barros, et entreprend la composition des *Lusiades*.

Le 24 mars 1553, après avoir obtenu des lettres de grâce, puis son élargissement, il s'embarque pour l'Inde sur le navire *S. Bento* et débarque à Goa. C'est peu de temps après son arrivée dans cette ville qu'il écrit à un ami la lettre intime que nous allons lire. Cet écrit précieux, heureusement conservé, renferme le portrait de Camões le plus complet, et il est de plus, peint par lui-même. Chacune de ces lignes, palpitante d'individualité, respire, parle, montre et révèle l'homme, le caractérise trait par trait, en le recomposant, en l'animant, en le faisant ressusciter et marcher sous nos yeux. On y voit l'artiste au style séduisant, à la grâce riante, à l'ironie fine et pénétrante. On y retrouve le révolutionnaire en hostilité permanente avec un monde vieilli, mesquin et corrompu, auquel il ne veut pas laisser ses os. On y sent le duelliste terrible, dont personne ne

vit jamais les talons, et dont on invoque le jugement et l'arbitrage pour prononcer sur les questions du point d'honneur, ou les conflits de bravoure; le galant cavalier, glissant avec malice aux jolis lisbonnines les madrigaux les plus fins et les plus gracieux. On y trouve enfin l'ami fidèle, le brave camarade, le gentilhomme généreux, et ce cœur tendre et bon, ce cœur si ingénu et si doux pour l'amour, si ferme et si impétueux pour la lutte.

Voici cette lettre :

« J'ai tellement voulu recevoir une lettre de vous, que c'est sans doute pour l'avoir trop souhaitée que je ne l'ai pas vue venir : la fortune capricieuse se plaît à faire désirer ce qu'elle nous refuse le plus souvent. Mais, pour que d'autres vaisseaux sans nouvelles de vous, ne me fassent pas soupçonner que vous m'oubliez, je prends la résolution de vous écrire une fois encore, et vous verrez par le contenu de ma lettre ce que je vou-

drais que vous m'écrivissiez vous-même de là-bas. En échange, je vous envoie d'avance quelques nouvelles de ce pays, bonnes à garder et à consulter par ces aventuriers qui s'imaginent que tout ce qui brille est or, et qui feront bien de les garder au fond de leur malle, comme un salutaire avertissement.

« Dès que je partis de Lisbonne, comme pour un autre monde, j'eus la précaution de pendre haut et court toutes les espérances que j'avait nourries jusqu'alors, en leur collant au dos cet écriteau : — Pour crime de fausse monnaie. J'ai rompu avec mes vieilles idées ; je me suis refait de fond en comble, au point que je me reconnaissais à peine moi-même entre chien et loup, et mes dernières paroles en m'embarquant ont été celles de Scipion l'africain : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os!* Car, quoique n'ayant pas commis un péché qui méritât trois jours de purgatoire, on m'en a gratifié de plus de trois mille, grâces aux mauvaises langues, aux mauvaises volontés. et aux intentions pires

encore, nées dans le cœur des envieux qui voyaient *Su amada yedra de si arrancada, y en otro muro asida*... De là, ces amitiés, plus molles que la cire, fondant aux moindres rancunes et coulant en gouttes brûlantes sur ma réputation comme la graisse sur le cuir d'un cochon de lait mis en broche. Ajoutez à cela qu'on a toujours reconnu à ma peau la qualité qu'avait celle d'Achille, c'est-à-dire de n'être vulnérable que par la plante des pieds; or, jamais personne n'a vu mes talons, tandis que moi, j'ai souvent vu les talons des autres; je n'ai même pas craint de le dire tout haut, me moquant de la critique des lâches, race plus habile à se venger d'un coup de langue que d'un coup d'épée. Bref, mon ami, je ne saurais trop m'applaudir d'avoir fui les embûches que les événements me tendaient là-bas, et surtout d'avoir eu la bonne idée de m'en venir par ici où je suis aussi vénéré que les taureaux de Merceana, et où je passe la vie tranquille comme dans la cellule d'un frère prêcheur.

Pour ce qui est du pays, je suis déjà à même de vous dire qu'il est excellent pour les rustres, mais moins agréable pour les braves gens. Ceux qui viennent ici pour la grande chasse aux écus, ont comme les vessies, le talent de flotter toujours sur l'eau, mais sachez bien que ceux que leurs convictions poussent

a las armas mouriscote,

dessèchent bien avant de mûrir — comme les cadavres jetés sur la plage par la marée. Ceux qui vivent de leur réputation de matamore et qui jamais

riberas de Duero arriba
cavalgaron zamoranos,
que roncas de tal soberbia
entre si soesen hablando,

ceux-là, lorsque le moment d'agir est venu, décampent en disant qu'ils ne se sentent pas capables de promettre ce qu'ils ont tenu, et de tenir ce qu'ils ont promis. Un certain

Jean Toscano, est venu ici sous l'influence de ces idées, et chaque fois qu'il se trouvait en partie fine avec les rufians du pays, il y noyait

Su comer las carnes crudas;
Su beber la viva sangre.

Callisto de Sequeira a été plus humain, parce que courant un grand danger pendant un naufrage, il fit vœu d'être pacifique. Un nommé Manoel Serrão qui, *sicut et nos*, cloche d'un œil, s'est assez convenablement conduit ici: j'ai été choisi pour arbitre dans une affaire qu'il a eue avec un soldat jouissant d'une juste réputation de bravoure et auquel il a fait ravaler les mauvais propos tenus sur son compte.

«Parler des dames est, dans une lettre, une chose aussi nécessaire que la présence des marins à la fête de Saint Pero Gonçalves: si vous voulez avoir des nouvelles des dames de ce pays, sachez que toutes les portugaises tombent de vétusté, et que si on

voulait les rapiécer on ne trouverait pas assez de fil pour ce raccommodage. Quant aux belles indigènes, elles ressemblent à un gros pain bis et si l'on daigne leur faire un peu la cour et leur parler le langage de Pétrarque ou de Boscão, elles vous répondent dans un baragouin âpre comme un paquet d'orties, qui écorche le gout autant que le gosier et fait sur l'amour qu'on peut éprouver l'effet de l'eau glacée tombant sur le feu. Jugez d'après cela, mon cher ami, ce que doit souffrir un cœur habitué à la lutte contre les mignonnes petites lisbonnines, si tentantes, si adorables, dont la peau chante comme un petit pot de terre neuf que l'on remplit d'eau, en se voyant au milieu de ces morceaux de viande salée qui n'inspirent pas grand chose! Comment ne pas regretter et ne pas pleurer sur cet *in illo tempore!* Soyez assez bon pour dire là-bas de ma part, aux femmes de Lisbonne, qu'elles devraient surmonter la crainte des six mois d'une traversée peu agréable, et venir ici; elles y exerce-

raient le pouvoir absolu avec droit de vie et de mort ; ajoutez aussi que moi, je les attends mitre en tête, pour les recevoir sous le pallium et les conduire en procession, après toutefois que les dames de ces lieux leur auront remis les clefs de la ville et prêté serment d'obéissance, serment auquel elles se garderont de manquer, attendu que leur âge avancé les y oblige.

«Rien de plus à vous dire pour le moment ; néanmoins je vous envoie, en signe du chagrin que j'ai éprouvé, un sonnet que la mort de D. Antoine de Noronha m'a tristement inspiré. J'ai fait d'ailleurs sur le même sujet une églogue, qui traite aussi quelque peu de la mort du prince. Je voudrais bien vous expédier cette pièce que je crois supérieure à toutes celles que j'ai faites, et vous prier de la faire voir à Miguel Dias ; il aimait tant D. Antoine, que cela lui aurait fait plaisir ; mais j'ai tant de lettres à écrire pour le Portugal que le temps me manque pour faire une copie de ce travail. Je réponds aussi à

Louis de Lemos ; s'il ne reçoit pas ma lettre, dites-lui bien que la faute en est au voyage, pendant la durée duquel tout se perd.

« *Vale.* »

La vie de Camões dans l'Inde est pleine d'aventures et d'émotions. Il se bat contre le Chembé. Il parcourt la côte d'Arabie avec la flotte qui portait le corps expéditionnaire de D. Fernand de Menezes au détroit de la Mecque. Il double le cap de Rosalgate. Il fait la croisière de Mascate, et revient à Goa. Puis il part pour la Chine en 1556, avec la charge de curateur aux successions des citoyens portuguais morts ou absents de Macao, charge qui avait dans ses attribuitions la recette des gros héritages laissés par les commerçants portugais décédés dans ce pays, Il retourne à Goa après deux années de service à Macao, fait naufrage sur la côte de Camboje en Cochinchine, et perd dans les flots la petite fortune — *algum fato que tinha de seu* — qu'il avait péniblement amassée

par son économie et son travail. Mais il sauve à la nage dans le fleuve Mecon, les six chants des *Lusiades* qu'il avait écrits à Macao,

> ..... o *canto que molhado*
> *Vem do naufragio triste e miserando*
> *Dos procellosos baixos escapado;*
> *Das fomes, dos perigos grandes, quando*
> *Será o injusto mando executado*
> *Naquelle cuja lyra sonorosa*
> *Será mais affamada que ditosa* [1].

Arrivé à Goa, il est arrêté et jeté en prison sur un *ordre injuste* du gouverneur Francisco Barreto, ordre signé d'après de faux rapports relatifs à son administration financière à Macao : *Ce fut*, dit Manoel Correia, *à la suite d'intrigues de quelques amis, sur la protection desquels il comptait.* Dans les cachots de Goa il apprend la mort do

[1] « Ce poëme déjà trempé de l'onde amère, que tes bords hospitaliers et secourables sauveront d'un triste naufrage ; seul échappé aux écueils et aux dangers sans nombre, à toutes les injustes misères qui frapperont cet exilé dont la lyre harmonieuse aura plus de gloire que de bonheur ici-bas. »

D. Catherine de Athayde, son infortunée et douce amie, cette charmante créature si tôt arrachée à la vie, expirant à l'âge où l'amour, comme un parfum trop pénétrant, empoisonne et tue bien souvent. Elle n'avait que vingt-six ans. Dans le sombre tourbillon de la cour ensanglantée et obscène où vécut cette éphémère enchanteresse, on aperçut à peine sa suave figure, ébauche profilée d'une main légère et semblable à la blancheur neigeuse d'une ballade mélancolique. Mais, comme Ophelia, couronnée de fleurs et caressée par le doux rayon de l'astre des nuits, elle surnagera à jamais sur le lac des morts, flottant insubmersible au travers des siècles, vision blanche et sereine, silencieuse et chaste, éternellement suspendue à fleur d'eau par le regret immortel de celui qui l'aima, du poëte qui lui mit au front, en la choisissant pour sa femme devant la gloire, une couronne de mariée dont les fleurs ne flétriront jamais.

D. Constantin de Bragance, succédant à

François Barreto comme gouverneur, fit mettre Camões en liberté. En 1561, il était si pauvre qu'il fut une fois encore emprisonné pour dettes à la requête de Miguel Rodrigues Coutinho, o *Fios-Seccos*[1]. Délivré en 1562, il fait alors — suivant les probabilités les mieux fondées — le voyage de Malaca et des Moluques où il se livre sans doute au commerce et d'où il ramène Jau[2]. De retour à Goa en 1567, il repart avec le capitaine Pierre Barreto pour Moçambique, et c'est là que va le rejoindre en 1669 Diogo de Couto; on trouve dans la vn^e *Decada* des œuvres de cet auteur le passage suivant: «Nous trouvâmes à Moçambique le prince des poëtes de son temps, mon matelot[3] et ami Louis de Camões, mais si pauvre, qu'il était nourri par

[1] C'est un sobriquet qu'on peut traduire par ces mots: *le dur tranchant*, qui fait allusion à l'avarice du personnage.

[2] C'était le nom de son esclave.

[3] En portugais comme en français, lorsqu'un marin parle de son ami de bord le plus intime, il dit: «C'est mon matelot.»

ses amis; pour lui faciliter les moyens de s'embarquer et de revenir en Portugal, ses camarades se cotisèrent afin de lui donner le nécessaire et personne ne manqua de fournir sa part de vivres; pendant l'hiver qu'il passa à Moçambique, il mit la dernière main à ses *Lusiades* pour les faire imprimer, et composa un autre livre qu'il terminait et qui portait pour titre *Parnazo de Luis de Camões*, livre plein d'érudition, de doctrine et de philosophie.»

Camões part enfin de Moçambique et arrive à Lisbonne sur le navire *Santa Clara* le 7 avril 1570, après une absence de dix-sept années.

La ville que le poëte va trouver en débarquant sur le quai du Tage est bien différente de celle qu'il a laissée en partant. Du temps encore de D. Manuel, ou dès les premières années du règne de D. Jean III jusqu'à D. Sébastien, deux flots monstrueux se sont abattus sur Lisbonne et ont ravagé dans leur passage cette belle capitale en fêtes, d'où

partaient pavoisées et enflammées par l'espérance les galères des conquérants, avides d'aventures. L'inquisition et la grande peste de 1569 avaient recouvert le sol d'une couche de pourriture imbibée de sang et de larmes.

Cinquante mille personnes étaient mortes de la peste. Il y eut des journées où le fléau fit jusqu'à six cents ou sept cents victimes, et beaucoup d'entre elles tombaient comme foudroyées. Une prophétie courait les rues, annonçant que Lisbonne serait détruite par l'écroulement de la colline du *Castello* sur le *Carmo* et sur *Almada*. Ceux qui n'étaient pas frappés par le mal fuyaient n'importe où, entraînés les uns par les autres dans un vertige de folle terreur. Tous les riches magasins de la rue *Nova dos Ferros* et du *Rocio* étaient fermés. L'herbe croissait à loisir dans les rues désertes, engraissée par le fumier des cadavres enfouis devant les portes. Les forçats avaient quitté les galères pour enterrer les morts sur les collines, dans les

bois d'oliviers, sur le bord des plages; on creusait d'immenses tranchées que la religion consacrait à la hâte, et on y lançait en masse tous les cadavres qui, les mains livides croisées sur la poitrine, enveloppés du suaire, attendaient étendus dans la rue, couverts de mouches et se corrompant à l'ardeur du soleil, une sépulture déjà necessaire depuis bien dés jours.

L'Inquisition fit autant de mal que la peste. Les grands professeurs que la réforme des études avait réunis à Coïmbre à l'époque où Camões y étudiait, avaient disparu par la persécution, l'emprisonnement et la terreur qu'inspirait le Saint Office. Après la mort d'André de Gouveia — dont son disciple Montaigne disait: *Il feut sans comparaison le plus grand principal de France,* — divers professeurs, ses collègues, avaient été condamnés; et parmi eux Buchanan, emprisonné pendant dix-huit mois pour avoir mangé de la viande un jour de jeûne et avoir dit du mal des franciscains. En Portugal, com-

me dans toute la Péninsule, la persécution du terrible tribunal s'acharne sur les hommes les plus distingués dans les sciences et les lettres, pendant que les jésuites mettent la main sur l'enseignement et monopolisent la direction des intelligences. Damião de Goes, qui à l'époque du retour de Camões était déjà dénoncé au tribunal inquisitorial par le père Simon Rodrigues, devait être condamné deux ans plus tard à la prison perpétuelle, sous les accusations de sa nièce Briolanje, de son gendre, de Catherine sa propre fille, et de cet odieux et méchant poëte qui s'appelait Pierre de Andrade Caminha. Le procès de Damião de Goes, un des esprits les plus brillants de l'Europe au XVI^e^ siècle, réduit à la misère, déjà vieux, malade, *couvert d'ulcères et de gale par tout le corps*, ne pouvant *se soutenir sur les jambes* et demandant au tribunal, du fond de son cachot, *au nom des cinq plaies de notre Seigneur Jesus-Christ*, qu'on lui prête un livre latin, afin de ne pas mourir d'ennui et d'inaction,

ce procès, est un des documents les plus expressifs de l'état des esprits en Portugal à l'arrivée de Camões. Les gens les plus honorables devenaient du jour au lendemain, des espions et des délateurs. Les femmes dénonçaient leur mari, les fils dénonçaient leur père. L'horrible crainte d'un emprisonnement inattendu, d'un procès sans témoins, d'une condamnation irrémissible, plongea la société tout entière dans le mensonge. dans l'hypocrisie, dans la trahison et la fourberie. Une immense tristesse pesait sur tous les esprits, planait sur les champs incultes et couvrait la cité dévastée par la mort, pendant que les processions des pénitents allaient le long des rues et d'église en église, traînant avec des gémissements la misère et le deuil. Ce fut au milieu de ces lugubres cortèges, de cette lamentable désolation, que Camões, brisé lui-même par les fatigues, les maladies, le dégoût, appuyant sur l'épaule de son fidèle Jau les restes d'une existence ruinée et *dont chaque morceau avait été jeté à tous les vents*

du monde, traversa Lisbonne depuis le quai du Tage jusqu'à Mouraria.

Quoi de plus triste dans l'histoire cruelle des désillusions humaines que le retour de ce fils prodigue, attendu au toit paternel et reçu dans les bras de sa vieille mère, veuve, sans soutien et presque sans pain? De tout ce qu'il avait aimé dans la vie, — la force, l'adresse, le tumulte, le combat, la gloire — il ne lui restait que la tendresse de cette âme déjà courbée vers la tombe, les larmes de ces yeux et la bénédiction de ces mains ridées et tremblantes étendues sur sa tête blanchie. Il fallait que Camões fut solidement rivé à la vie par ce lien merveilleusement puissant qui fortifie le courage nécessaire à l'achèvement d'une grande œuvre, pour ne pas se laisser abattre par le découragement, la lassitude et l'amertume, dans la chaleur de cet embrassement du dernier appui qui lui restait sur la terre.

Mais dans le cours de ses dernières années, il se sent pris de défaillance et voit avec

chagrin diminuer *ce goût qu'il avait pour écrire et qu'il perd peu à peu;* il sent que la voix lui manque...

E não do canto, mas de ver que venho
Cantar a gente surda, e endurecida.
O favor com que mais se accende o engenho,
Não o dá a Patria, não, que está mettida
No gosto da cobiça e na rudeza
D'uma austera, apagada e vil tristeza.
.....
A fortuna me faz o engenho frio,
Do qual já não me jacto, nem me abono;
Os desgostos me vão levando ao rio
Do negro esquecimento e eterno somno... [1]

Son poëme est achevé, son manuscrit est prêt: ce manuscrit qu'il portait avec lui et

[1] « Et pour qui donc ma muse chanterait-elle encore? La patrie ne m'entend plus. La tristesse a voilé son noble front; morne et silencieuse, elle est insensible au charme des arts; la passion de l'or est la seule qui lui reste... L'infortune a glacé mon génie dont jadis j'étais si fier, et qui m'abandonne; les chagrins m'entraînent aux sombres bords, au séjour de l'éternel sommeil... »

qui représente l'unique fruit de sa longue et pénible périgrination à travers le monde; il a vaincu patiemment les énormes difficultés accumulées par la censure; il a fait les corrections indiquées par la police inquisitoriale pour que le livre puisse paraître; il imprime enfin et les *Lusiades* sont publiées. Camões, récompensé comme poëte et comme soldat par une pension annuelle de quinze mille réis (83 francs), essaye encore de lutter et de se rattacher à la vie par quelque intérêt nouveau.

Les pestes, les famines qui en furent la conséquence, les naufrages répétés, les aventures de l'Inde, la cupidité sans frein, la dissolution de la vie domestique, la misère, la terreur de l'Inquisition et le fanatisme catholique, s'étaient abattus comme une effroyable et immense catastrophe sur le peuple portugais, attaquant profondément les organismes dans leur activité nerveuse, ébranlant par leurs émotions violentes l'équilibre des facultés intellectuelles, produisant enfin une

génération maladive, prédisposée à l'hystérisme, à l'épilepsie et à la folie. Les jeunes gens nobles de la cour de D. Sebastien n'ont rien de l'homme normal. Tout révéle, dans la brève histoire de ce règne, une espèce d'hallucination publique. Il y a quelque chose d'étrange, d'insensé, de frénétique, de pathologique, dans cette expédition d'Afrique dont les éléments se réunirent à Lisbonne et donnèrent à la ville l'apparence d'un décor d'opera, avec ses tentes de soie aux galantes rayures, ses guerriers empanachés, vêtus de velours à crevées de satin et passementé d'or, portant des épées et des dagues enrichies de rubis, des éperons recourbés et bruyants au talon de leurs pieds aristocratiques. Ces hommes ne savaient pas bien se tenir debout et encore moins se tenir à cheval. Sans force virile et sans valeur morale, ils sont soutenus par quatre pages chargés de les conduire doucement et délicatement en guerre, de les hisser sur leurs selles garnies de coussins de velours moelleux, de les

couvrir de leurs manteaux, de les ganter, et de boucler sur leurs dentelles parfumées les cuirasses d'acier, au centre desquelles brillaient les écussons émaillés aux couleurs du blason. Les soldats italiens, castillans et allemands, manœuvraient dans les rues avec apparât, et faisaient briller au soleil comme dans une belle mascarade, la palette colorée de leurs uniformes et l'acier reluisant et fourbi des arquebuses et des mousquets. L'archevêque bénit solennellement à la cathédrale l'étendard à l'image du Christ crucifié qui doit guider les bataillons au combat. Les banquets et les fêtes de nuit se succèdent au son des tambours, à la lueur des feux pétillants du bivouac; puis viennent les grandes orgies militaires et sentimentales, où les femmes, affaissées sous le poids de l'émotion, s'évanouissent, enlacées avec la douce langueur des adieux au cou de leurs amoureux enrôlés, de ces nouveaux croisés qui allaient à cette guerre d'Afrique se préparer au rachat du Saint-Sépulcre qu'ils devaient plus tard entreprendre.

Le roi D. Sébastien était convaincu que la Providence l'avait désigné pour être le rédempteur de ce peuple abattu, auquel il fallait rendre son antique héroïsme au moyen d'un exploit miraculeux et extraordinaire. Ce prince qui poussait jusqu'au paroxysme du délire les sentiments de chevalerie, d'honneur, de religion et d'amour de la patrie, était naturellement sympathique à la nature de Camões : aussi ce fut avec une lueur d'espérance pour la réhabilitation du caractère national que le poëte vit le jeune souverain, *en qui l'on mettait l'espoir de la délivrance du joug et de l'ignominie que l'Ismaélite, le Turc oriental et le Gentil faisaient peser sur la nation*, aller à l'église de Batalha, exhumer le corps de D. Jean II, se placer face à face du squelette du grand roi et se mesurer à cette dépouille vénérée, ceinte encore de sa pesante et large épée de guerre. Camões voulut même s'associer à cet effort suprême pour lequel toutes les puissances de la nation s'unissaient, et que, grâce à la tendance

mystique de son esprit, il inclinait à croire réalisable comme par miracle. Mais le miracle n'eut pas lieu.

Philippe II de Castille, entra triomphalement à Lisbonne, acclamé par le peuple et chanté par des poëtes dont il payait l'inspiration, tels que Pierre de Andrade Caminha, Diogo Bernardes, Rodrigues Lobo, Fernand Alvares do Oriente, Pero da Costa Perestrello et tant d'autres; il voulut voir s'il y avait un homme en Portugal, quelle figure il pouvait avoir, et ordonna que Louis de Camões lui fut amené. On se mit à la recherche du poëte. Il était mort, au moment même où l'armée espagnole pénétrait sur le territoire portugais, le 10 Juin 1580, deux mois avant la victoire d'Alcantara remportée par le duc d'Albe.

On trouve les dernières paroles du poëte dans un fragment de lettre adressée à D. Francisco de Almeida:

«Qui pourrait jamais croire que d'aussi grandes infortunes peuvent tenir sur un si

petit et si misérable grabat? Et comme si ces infortunes ne suffisaient pas, je prends moi-même le parti du sort qui m'accable: il y aurait trop d'orgueil à vouloir résister à tant de maux. Je vais done cesser de vivre, et tout le monde saura que j'ai tant aimé ma patrie que non seulement je suis heureux de mourir dans son sein, mais encore de mourir avec elle!»

Cette prophétie ne se réalisa point. Le *bon Louis*, comme l'appelait son ami Torquato Tasso, mourut. La patrie, elle, resta debout. Elle s'éternisait dans l'œuvre immortelle que le poëte lui avait consacrée. *Les Lusiades* sont les dieux pénates de la nationalité portugaise, Pour le portugais qui les lit, la nation sera éternellement là où elles seront.

Pendant que le Portugal supportait le joug de la domination étrangère, *Les Lusiades* devinrent la patrie de Jean Pinto Ribeiro, et ce fut en lisant et en commentant le poëme de Camões que cet éminent citoyen grandit

son âme et trouva la force de maintenir, ferme et honoré, le poids du sceptre bien lourd pour les mains débiles d'un roi aussi lâche que l'était D. João IV.

L'évêque Thomé de Faria, à l'âge de quatre vingts ans, traduit *Les Lusiades* pour consoler ses tristesses de patriote et dédie son travail à la *Nation portugaise.* On était en 1622, en pleine domination espagnole, mais pour ce vieil humaniste à l'âme profondément attristée, le Portugal avec *Les Lusiades* était encore une nation.

Jean Franco Barreto, qui avait été guerroyer à Pernambouc, André Baião étant à Rome, le Père Francisco de Santo Agostinho à Paris, Garcez e Bento Caldeira en Espagne, adoucissaient également les amertumes de l'expatriation et retrempaient leur amour du sol natal dans l'étude, l'annotation ou la traduction des *Lusiades.*

Les Lusiades servirent aussi de patrie idéale à Brotero, à Correea da Serra et à Filinto Elyzio pendant leur exil; et ce fut

autour de la figure de Camões que dans l'émigration de 1824, se réunirent pour lui rendre hommage comme à un symbole de la liberté, par la peinture, la musique et la poësie, les trois plus grands artistes nationaux du commencement de ce siècle — Sequeira, Domingos Bontempo et Garrett.

Ces pages elles-mêmes que tu veux bien parcourir, ô lecteur, que sont-elles sinon la modeste expression d'un grand et noble tribut de gratitude et d'amour apporté par les portugais éloignés de la terre natale, à la mémoire de celui qui symbolise les plus grandes et les plus glorieuses aspirations nationales, de celui qui sera toujours pour les citoyens absents du Portugal l'objet du culte sacro-saint de leurs invocations patriotiques? Pour les portugais qui, du monde découvert par Alvares Cabral envoyent leur hommage à Camões, *Les Lusiades* sont l'image de la cité idéale, la fleur de la Terre promise à leurs cœurs meurtris et enthousiastes.

Ce livre, qui est le plus vaste poëme conçu

par le génie d'un homme, renferme l'expression et l'affirmation indélébile de tous les éléments complexes de cette cohésion que l'on appelle une nationalité.

Les Lusiades, par leur forme et leur disposition littéraire ont été comparées à *l'Enéide* avec justesse, mais c'est principalement par l'objet qu'elles traitent que *Les Lusiades* peuvent marcher de pair avec l'épopée latine et le poëme cyclique de *l'Iliade*, dont l'intelligence collective d'un peuple fut le collaborateur. Ce n'est pas seulement un héros et une époque historique que célèbrent *Les Lusiades*, c'est une nation tout entière, c'est la grande âme du peuple, c'est *l'illustre cœur lusitanien (o peito illustre lusitano)*.

La valeur individuelle de Gama est là comme un simple accessoire....

Às musas agradeça o nosso Gama
O muito amor da patria, que as obriga
A dar aos seus na lyra nome, e fama,
De toda a illustre e bellica fadiga:

Que elle, nem quem na estirpe seu se chama,
Calliope não tem por tão amiga,
Nem as filhas do Tejo, que deixassem
As telas d'ouro fino, e que o cantassem [1].

Les Lusiades célèbrent la patrie avec toutes les énergies qui la constituent, avec tous les signes caractéristiques qui en font une individualité et la distinguent: — les origines, la langue, la religion, la poésie, l'histoire, la politique, la géographie, le sol, la nature, les tempéraments, les passions, les traditions, les mythes et les légendes.

La langue, telle qu'on l'écrit et qu'on la parle même aujourd'hui, on peut dire que c'est Camões qui la créa, en la disciplinant,

[1] « Gama doit rendre grâces aux muses d'avoir consacré une gloire dont l'éclat rejaillit sur sa race, car il n'avait rien fait pour elles. Ses descendants les ont-ils mieux servies, et ont-ils mérité que Calliope et les nymphes du Tage abandonnassent, en leur faveur le fuseau d'or pour la lyre?» — (Camões, dans cette strophe fait une double allusion à sa parenté avec Vasco da Gama et à l'ingratitude que lui montrèrent les membres de cette famille. *Note du traducteur*).

en l'ennoblissant, en lui faisant prendre toutes les formes, en la rendant un des plus puissants et des meilleurs instruments des littératures modernes. Ce fut lui qui en donnant à la poésie une forme correcte et littéraire, la fit compréhensible et nationale, en la basant sur la tradition du lyrisme populaire, en la délivrant de la convention classique, en lui donnant la mesure métrique la mieux appppropriée aux locutions du terroir, le parler, le chant, l'ouïe lusitanien, en l'écrivant, non pour les érudits, ni les rois, les courtisans ou les prêtres, mais uniquement pour ce grand et incorruptible juge suprême de toute œuvre d'art — le peuple.

Personne ne fit la géographie de notre nationalité avec autant d'amour filial, personne surtout ne sut jamais la caractériser d'un trait aussi profond, que Camões en ces quatre mots — *la côte occidentale lusitaine (a occidental praia lusitana).* — Toute notre histoire repose sur ce principe géographique: Le Portugal est une côte. Et c'est pour

cette raison que ce pays, *où la terre finit et la mer commence*, joua un rôle dans l'histoire, eut son autonomie politique et fut une nation. La mer nous appelait; nous mettions à l'eau la proue de notre barque et nous la suivions. De là naquit notre indépendance, notre pouvoir d'action sur le progrès du monde, et historiquement notre raison d'être. Personne mieux que Camões et autant que lui, ne comprit cette vérité fondamentale. Aussi le poëme de notre nationalité est essentiellement maritime. Dans le sujet de ce livre merveilleux, pas de guerres, de combats, de sièges; ni éden, ni enfer, ni fictions, ni fables. Le Dante, le Tasse, Milton, Klopstock, pour faire leurs épopées, reculent dans le passé, suivent Pierre l'Hermite au Saint Sépulcre, repassent sur le chemin parcouru par le Messie rédempteur, s'élèvent jusqu'aux cieux, descendent dans les profondeurs de l'enfer, et, pour faire marcher un héros, il leur faut mettre en jeu mille appareils miraculeux manœuvrés par des légions de fan-

tômes et d'ombres de toutes les formes, anges, démons, élus et réprouvés. Camões, jugeant que les intérêts du monde moderne s'attachent aux faits réels de la civilisation et non aux abstractions de la métaphysique, initie l'art à ses nouveaux destins en chantant un peuple qui entre dans l'histoire par la révolution de la science, par la lutte pacifique de l'homme contre la nature. Et son poëme, qui renferme dans ses chants l'image de toute l'élaboration d'une nationalité, n'a pour unique théâtre d'action qu'un simple navire, qui porte à sa poupe le pavillon aux cinq quines[1] et part pour doubler le cap des Tourmentes.

La religion des *Lusiades* n'est autre que ce doux christianisme de l'Église primitive, qui se marie si intimement à la poésie de la mer. Le temple a la forme d'un navire dont

[1] Armes de Portugal ; cinq petits écussons d'azur posés en croix, et dans chacun d'eux cinq deniers d'argent en sautoir. (*Note du traducteur.*)

la proue est tournée vers l'Orient: *ecclesia instar navis ad Orientem conversa.* Les marins donnent à la Vierge le doux nom d'Etoile de la mer. Et lorsque au fond de ces océans inexplorés et inconnus, la vigie aperçoit et annonce la terre, nos navigateurs s'agenouillent sur le pont et, tête découverte, entonnent avec une solennelle et touchante simplicité le *Gloria in excelsis Deo.* De pieuses légendes chrétiennes expliquent à l'intelligence naïve de ces rudes marins la plupart des phénomènes maritimes.

L'élément merveilleux dans *Les Lusiades*, le conflit des divinités venant activer et influer la direction des événements, n'est pas là comme un acte de soumission fait au *deus ex machina* de la vieille esthétique. L'intervention divine dans la destinée des choses humaines était la base de tout le système moral dans l'âme profondément mystique des peuples de la péninsule. Camões, dans son épopée, fait entrer en scène cet élément transcendant — la foi religieuse, —

dont il était empreint lui-même, cette foi qui fut une des forces impulsives de l'action qu'il se propose de chanter, cette foi que personne ne sut jamais exprimer avec une éloquence aussi élégiaque et aussi grandiose qu'il ne le fit dans les stances qui commencent par ces vers:

Sobolos rios que vão
Por Babylonia me achei...

Tous les héros péninsulaires avaient une grande croyance.

Colomb est un illuminé qui a des entretiens avec Dieu, comme Sainte Thérèse de Jesus. Vasco de Gama, qui était parti de Bertello pour le *service de Dieu*, comme il l'avoue lui-même à D. Manuel, croit si pieusement aux desseins de l'Éternel qui l'a choisi pour porter la foi aux mondes jusqu'alors inconnus, que, pour étouffer la célèbre conspiration des pilotes, il fait jeter par dessus bord du vaisseau commandant, tous les instruments et toutes les cartes de

navigation. — « *Et maintenant*, s'écrie-t-il prophétiquement, *Dieu et l'Inde!*

Le mélange des dieux païens avec les entités du catholicisme, trop légèrement blâmé dans *Les Lusiades*, exprime non seulement d'une façon précise l'alliance de l'esprit occidental avec l'esprit oriental, mais constate le rapprochement religieux qui impressione si profondément nos navigateurs. *Le faux dieu adorant le véritable*[1] était un fait fréquent et vulgaire dans l'Inde, à l'époque où nos premières expéditions y prirent pied. Les nestoriens, dont l'hérésie consistait à refuser à la Vierge Marie le nom de mère de Dieu, après avoir été condamnés au concile d'Ephèse, s'étaient réfugiés vers le v^e^ siècle jusque sur les confins de l'Asie, et avaient fait dans l'Inde un grand nombre de prosélytes. Cette secte existe encore aujourd'hui et compte environ quatre cent mille adhé-

1 . . . . . *e assi por derradeiro*
O falso deos adora o verdadeiro.
(*Les Lusiades*, chant. II, stance XII.)

rents. Nos marins trouvèrent sur la côte de Coromandel une chapelle dediée à l'apôtre Saint Thomas, et servie par des gentils qui croyaient tout autant aux miracles de nos saints qu'à ceux de leurs propres dieux. Les brancards qui portaient les idoles dans les processions, s'abaissaient respectueusement quand ils passaient devant la chapelle de l'apôtre. Ce fait, cité dans la chronique de D. Jean III, par François d'Andrade, dénote un des nombreux vestiges de l'influence des nestoriens, qu'on appelait dans l'Inde «les chrétiens de S. Thomas». Dans les écrits de Castanheda et dans le livre de route anonyme de *La Découverte de l'Inde par Vasco da Gama*, on rencontre des récits de faits analogues. Si en outre de cette influence de régression exercée par les nestoriens, nous ajoutons que les systèmes religieux de l'Inde s'étaient développés en partant du type primordial, le même dans toutes les religions indo-européennes, et que dans toutes les religions asiatiques il s'était produit à diffé-

rentes époques des progrès et des réactions considérables, on comprendra les analogies raisonnées dont Camões a symbolisé l'existence et que la critique moderne a depuis largement expliquées.

La situation politique et géographique du Portugal par rapport à l'Europe, sa chorographie, l'origine de ses cités et de ses villes principales, l'impression que fait naître la nature de ses paysages, l'aspect des nouveaux pays découverts et conquis, leur religion, leur politique, leur caractère, leurs usages, les produits de leur sol, la manière de se vêtir de leurs habitants, tout est dans *Les Lusiades*, comme dans un vaste panorama où l'action se déroule en entier.

Le tempérament national, l'idiosyncrasie portugaise, la complexion morale du peuple, percent à chaque instant dans les épisodes familiers du poëme et cela avec une vérité d'expression intense.

Notre naturel amoureux — qu'on a tourné en proverbe — s'y manifeste en beaucoup

de traits et principalement dans la description du paradis réservé aux héros comme la récompense du courage, et si bien dépeint par l'Ile des Amours.

La perception de l'océan que le cœur du poëte possède si bien et si intimement, sa merveilleuse entente de tous les phénomènes astronomiques et maritimes, sa technologie morale, les scènes de la vie de bord si bien peintes par les conversations du tillac, les descriptions des manœuvres, les émotions de la tempête et les allégresses qu'apporte à l'âme le parfum de la terre signalée par les vigies, font de Camões l'interprète le plus fidèle du génie maritime d'un peuple essentiellement navigateur; d'un peuple qui, pendant qu'il accomplissait d'un côté les grands voyages vers l'Orient, faisait vers le Nord les grandes pêches maritimes; d'un peuple qui, pour définir l'état particulier de son âme affligée par des absences périodiques, créa une parole spéciale pour désigner cet état, parole qui n'a pas d'équi-

valent dans les autres langues — *a saudade*[1]; d'un peuple dont les marins conçurent, eux-mêmes, cette belle épopée anonyme qui s'appelle l'*Histoire tragico-maritime*, livre sublime et unique dans les littératures modernes; d'un peuple enfin qui, dans une de ses plus belles chansons populaires affirma la connaissance de sa destinée, par ce trait rempli de spontanéité et de profondeur:

A minha alma é só de Deus
E o meu corpo é do mar[2].

Toute l'histoire du Portugal depuis son origine jusqu'à l'époque du poëte — histoire ancienne et histoire contemporaine — est racontée dans *Les Lusiades* avec une éloquence vibrante, avec un élan d'enthousiasme électrique, qui nous pénètre et nous fait suivre

[1] Il faut pour traduire en français cette adorable et poétique expression portugaise, employer, cette périphrase: Triste regret du départ, mélangé du doux espoir du retour. (*Note du traducteur.*)

[2] « Mon âme appartient à Dieu seul, et mon corps appartient à la mer.»

les narrations de Gama au roi de Mélinde et au Catual de l'empereur de Calecut, comme un défilé de cortèges triomphants, qui marchent acompagnés d'un orchestre de trompettes mélodieuses et guerrières.

Et les anciennes légendes, les traditions patriotiques qui transmettent d'une génération à l'autre l'idéal du peuple, s'entrelacent à l'histoire et s'y mêlent.

Les grandes vertus nationales revêtent un corps et passent sous nos yeux, incarnées dans la figure des héros.

C'est la loyauté représentée par Egas Moniz, *le miroir de la fidélité (espelho de vassallos)* qui,

> *Determina dar a doce vida*
> *A troco da palavra mal cumprida* [1].

C'est l'amour, dans l'adorable et pâle figure de la belle Ignès, *qui fut reine après sa mort (que depois de morta foi rainha).*

[1] « Déterminé à donner sa vie plutôt que de commettre un parjure qui le révolte.»

C'est le patriotisme, avec le connétable D. Nuno Alvares — *le père de la patrie (o pae da patria), le fléau des orgueilleux castillans (o açoute de soberbos castelhanos)*, résolu, à lui seul, *à défendre d'une injuste agression le sol de la patrie et son indépendance (defender da força dura e infesta a terra nunca d'outrem subjugada).*

C'est pour l'abnégation et le martyre, un saint homme, l'infant D. Fernando,

Que por salvar o povo miserando...
A captiveiro eterno se convida [1].

C'est la valeur et la bravoure guerrière, figurées par D. Fuas Roupinho,— *qui eut la gloire (levando a gloria)*

Da primeira maritima victoria [2];

par le prieur Theotonio, le vainqueur d'Ar-

[1] « Qui pour sauver tout un peuple du malheur, se condamne à une captivité éternelle.»
[2] « De la première victoire maritime.»

ronches: par Mem Moniz, *qui foule aux pieds la bannière espagnole (que o hispalico pendão derriba em terra);* Par Giraldo Sem-Pâvor, *au bras puissant (o forte peito);* par D. Martim Lopes, le héros d'Abrantes; par l'évêque D. Matheus, *qui change en lance d'acier son anneau épiscopal (que em lança d'aço torna o bago d'ouro);* par Paio Correia, le conquérant de l'Algarve.

C'est la galanterie chevaleresque et romanesque dans les Douze d'Angleterre, dans le Magriço, dans Gonçalo Ribeiro et ses deux compagnons d'aventures, qui en France et en Espagne

Se fazem conhecer perpetuamente
Em desafios, justas, e torneios [1].

Et les caractères des soldats de l'Inde — les Gamas courageux, les Albuquerques ter-

[1] « Qui brillent toujours au premier rang dans les duels, les joutes et les tournois. »

ribles, les Castros intrépides, les Almeidas que le Tage pleure encore — sont peints à la manière de Shakspeare, avec une vérité et une sûreté de main d'une inexorable justice.

La politique de Camões — à cette époque la politique n'était pas encore un problème scientifique, mais le résultat d'une aspiration sentimentale — est une politique puisée non dans ses convictions, mais dans ses croyances. Camões était un catholique de la Renaissance. Quoique réfutée par la Réforme, la théorie d'une monarchie universelle dérivée du principe d'une Église universelle séduisit son esprit de portugais et de papiste. Son patriotisme ardent lui inspira la pensée que sa patrie devait avoir une mission hégémonique sur les états européens, et il crut que le Portugal était destiné à être en même temps capitale de la chrétienté et capitale du Cinquième Empire. Si la politique du XVI^e^ siècle eut été subordonnée à la science, une semblable idée, comme fruit du raisonnement

scientifique, eut été fort contestable. Mais, comme résumé d'un sentiment patriotique, il n'est rien de plus élevé que cette aspiration camonéenne.

Comme politique, comme littérateur, comme érudit, l'auteur des *Lusiades* résume en lui l'ensemble total des influences qui dirigeaient mentalement et socialement son époque. Mais Camões est principalement, avant tout et par dessus tout, un artiste de génie, c'est-à-dire une individualité puissante qui a le talent de fixer à jamais, de cristalliser en conceptions originales empreintes d'un caractère essentiellement humain, les émotions qu'elle perçoit. Dans ce monde générateur sorti de sa grande âme, la création artistique atteint l'originalité la plus puissante, la plus énergique, la plus dominante. Et c'est pour cette raison que, quoique catholique et monarchique, il ne craint pas de jeter au visage de la royauté, dont le caprice — *manda mais que a justiça e a verdade (a plus de poids que la justice et la verité)* —,

et à la face du clergé, cette strophe si bien sentie et si généreuse :

Vé que aquelles que devem á pobreza
Amor divino, e ao povo charidade,
Amam sómente mandos e riqueza,
Simulando justiça e integridade.
Da féa tyrannia, e de asperesa,
Fazem direito, e vãa severidade:
Leis em favor do Rei se estabelecem,
As em favor do povo só perecem [1].

A l'époque même où l'auteur des *Lusiades* protestait si énergiquement contre l'intolérance de l'Église, l'auteur de la *Jérusalem délivrée* sanctionnait le despotisme catholique en s'écriant : *Per la fé il tutto lice !* [2]

C'est par ses qualités d'artiste — ce qui équivaut à dire, par sa valeur personnelle —

[1] « Ces ministres de la charité, dont tous les soins devraient être pour le peuple malheureux et indigent, ne sont possédés que de l'amour des richesses et de la soif des honneurs. Leur austérité est un masque; leur justice une infâme oppression. On fait des lois en faveur de la royauté et on laisse dans l'oubli celles qui ont été faites en faveur du peuple.»

[2] « Pour faire triompher la foi, tout est permis«!

que Camões vivra éternellement dans l'admiration et la sympathie humaine. S'il avait été un pur savant de cabinet, un sentimentaliste de salon, un soldat courtisan, consacrant des loisirs aristocratiques à des combinaisons esthétiques, il eut été dominé par la préoccupation doctorale du siècle, et, son œuvre serait morte-née sous l'encens de flatterie due aux pouvoirs régnants, où aurait été submergée dans la banalité de l'imitation des modèles consacrés par le temps et l'usage. Mais il est bien l'homme d'action que sa biographie nous révéle. Il n'accomplit pas une simple tâche d'imagination et de plume. Les scènes qu'il décrit et les lieux qu'il dépeint, il les a vus lui-même et de près. Les passions dont vivent ses héros, il les a ressenties et expérimentées. Sa vie, profondément accidentée, le mit en contact avec toutes les impressions dont la sensibilité humaine est susceptible. Successivement glorifié et raillé, cordialement aimé et implacablement persécuté, il vida la coupe enchantée de tous les

triomphes et la coupe amère de toutes les douleurs. Bachelier, gentilhomme, courtisan, bretteur, soldat, voyageur, marin, fonctionnaire administrateur, ayant subi toutes les épreuves du malheur — l'indigence, la faim, l'exil, la captivité, la guerre, les naufrages — ayant été aux prises avec toutes les hostilités de la vie, toutes les luttes de l'existence, sa plume cependant ne se livre à aucun excès et se contente de dire les choses avec fermeté, il est vrai, mais telles qu'elles sont. Du reste, la nature dont il était doué, ne lui permettait pas d'être un imitateur servile ou un conventionnaliste. L'énergie de sa personnalité réagit victorieusement sur l'esprit canonique du milieu où il vivait. C'est un initiateur. Humboldt, Schlegel, Proudhon, Quinet l'ont démontré et prouvé. Le témoignage conforme de ces quatre hommes, qui représentent les quatre grandes forces intelligentes du XIX^e^ siècle, est la glorification la plus significative de Camões : c'est la quadruple expression de la science, de la criti-

que, de l'esprit de justice, et du sentiment de concorde et de fraternité humaine.

Camões est un grand poëte parce qu'il fut un homme vraiment grand par l'expérimentation de toutes les agitations de la vie, la pratique de toutes les vertus de l'âme, la sensation de toutes les responsabilités de l'intelligence.

Le niveau de l'énergie et de la dignité portugaise peut s'évaluer comme dans un thermomètre, par le degré de faveur que le public accorde à l'œuvre de Camões. Depuis 1575 jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle on fait successivement vingt-trois éditions des *Lusiades;* au XIX^e^ siècle il en parait cinquante deux, tandis que le XVIII^e^ en donne à peine dix ! L'approximation de ces chiffres est éloquente. On ne lisait pas les *Lusiades* dans le siècle de l'intolérance et du despotisme, dans le siècle où D. Pedro II, célébrant le traité de Methwen, faisait du Portugal une factorerie anglaise ; dans ces temps où Jean V transformait le pays tout entier en une im-

mense et honteuse sacristie au sommet de laquelle tintait le carillon de *Mafra;* à l'époque où D. José établit le dogme de la souveraineté absolue et omnipotente du roi, où D. Maria I^ère^, dévote jusqu'à l'imbécilité, convertit l'hystérisme béat et la cupidité monastique en institutions nationales.

Les Lusiades sont la pierre monumentale sur laquelle gît la gloire de la patrie, et c'est sur cette pierre que tous les portugais, qui voudront s'armer pour résister à cette invasion terrible qui s'appelle la décadence et contre laquelle nous luttons, seront tenus de venir affiler leurs armes de combat.

L'avenir des nationalités cessera bientôt d'être un enjeu de guerre pour les monarchies. La venue de la force nouvelle de la science déterminant la loi des aggrégations nationales avec une rectitude égale à celle qui formule une loi de mécanique, s'annonce prochaine et puissante : plus puissante que toutes les bayonnettes et que toutes les diplomaties.

Pour les portugais du XIX^e^ siècle, Camões est le grand symbole de ce pouvoir nouveau qui va partout réconciliant les consciences jusqu'à ce qu'il révolutionne totalement les principes et les institutions. Pour les portugais do XX^e^ siècle *Les Lusiades* seront mieux et plus qu'un symbole : elles deviendront ou l'unique expression nationale d'un peuple mort pour la civilisation et vivant d'un livre comme la race juive : ou elles réaliseront la prophétie du patriotisme camonéen : — l'Empire d'Occident, fondé par la confédération démocratique des états peninsulaires.

Que nos fils lisent donc ce livre, afin de se préparer au combat de l'avenir ; cette lecture sera pour eux une arme et une bénédiction, — la bénédiction de Louis de Camões, le père de notre esprit.

Lisbonne, 19 Mars 1880.

PRIX

Pour le Portugal..... 500 réis
Pour l'étranger..... 3 francs

On a imprimé sur papier de Hollande une suite de 20 exemplaires numérotés à la presse.

PRIX DE CETTE ÉDITION

Pour le Portugal..... 3$000 réis
Pour l'étranger..... 16 francs

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below,
or on the date to which renewed. Renewals only:
Tel. No. 642-3405
Renewals may be made 4 days prior to date due.
Renewed books are subject to immediate recall.

Due end of FALL Quarter
subject to recall after — DEC 22 '71 21

RECD LD JAN 11'72 -5 PM 01

LD21A-40m-8,'71
(P6572s10)476-A-32

General Library
University of California
Berkeley